JOSEPH DELTEIL

JEANNE D'ARC



ÉDITÉ AVEC UN FRONTISPICE DE FRANÇOIS SALVAT

CHEZ BERNARD GRASSET

16e Édition

JEANNE D'ARC

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LE CŒUR GREC, poèmes, 1920. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Épuisé.

LE CYGNE ANDROGYNE, poèmes, 1921. Épuisé.

SUR LE FLEUVE AMOUR, roman. 1923. *(La Renaissance du Livre)*.

CHOLÉRA, roman, 1923 *(éditions du Sagittaire*, chez Simon Kra).

LES CINQ SENS, roman, 1924 (Bernard Grasset).

EN PRÉPARATION :

LE GRAND FRISSON, ou l'*Allemagne en feu* (tragédie), 1925.

LE SOLEIL (roman), 1926.

VIE D'ADAM, 1926.

VIE D'ÈVE, 1927.

VIE DE NAPOLÉON, 1927.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (roman), 1928.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FEMME, D'ÈVE A NOS JOURS, 1928.

LA NATURE (roman), 1929.

LA VIE (roman), 1930.

JOSEPH DELTEIL

JEANNE D'ARC



PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1925

CET OUVRAGE A PARU PRÉCÉDEMMENT DANS LES « CAHIERS VERTS » PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE BERNARD GRASSET, SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY ; LE TIRAGE A ÉTÉ DE SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I à XL ; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XLI à CXL ; ET SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 141 à 6740 ; PLUS DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS H. C. 1 à 10 ; CINQ CENTS EXEMPLAIRES DE PRESSE NUMÉROTÉS EXEMPLAIRES DE PRESSE 1 à 500.

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHINE NUMÉROTÉS CHINE 1 à 5 ; VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS JAPON 1 à 25 ; CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 100

PRÉFACE

Si j'ai entrepris d'écrire une Vie de Jeanne d'Arc, *c'est d'abord parce que je l'aime. Et voilà une raison suffisante ! Je crois être aujourd'hui l'un des rares hommes capables de comprendre cette enfant. Elle m'est aussi proche, aussi naturelle qu'une sœur. Je l'ai amenée à moi à travers le désert archéologique. Elle est là, toute neuve devant mes yeux. Les vieilleries de l'Histoire, la dessiccation du Temps ne lui ôtent ni ses fraîches couleurs, ni son sourire de chair. Non, ce n'est pas une légende, ce n'est pas une momie.*

Foin du document et foin de la couleur locale ! Je n'ai dessein ici que de montrer une fille de France.

Ma Jeanne d'Arc a 18 ans.

J. D.

JE DÉDIE

CE LIVRE D'AMOUR

AUX AMES SIMPLES,

AUX CŒURS FOUS,

AUX ENFANTS, AUX VIERGES, AUX ANGES...

J. D.

JEANNE D'ARC

CHAPITRE PREMIER

Bébé

Jeanne vint au monde à cheval, sous un chou qui était un chêne. Déjà, neuf mois avant sa naissance, les maigres règles de la création furent prises de bouleversements. Elle prit forme comme on prend d'assaut. Incomparable conception en ce soir de printemps au son des cloches de Pâques ! L'Amour emplissait le firmament. Il y avait de la Vie dans l'air !

***

Mais écoutons le bon chroniqueur Perceval de Boulainvilliers :

« Jeanne naît à l'aube de l'Epiphanie. Aussitôt, des phénomènes parcourent le monde. Les habitants du village entrent dans d'inestimables transports. Les femmes déchirent leurs fichus de plaisir, et les jeunes gens se vouent tous ensemble aux étoiles. Un chat miaule dans les gouttières de l'église. Le vent sent le lait. Et pendant deux heures, juchés sur des tas de plumes, les coqs extravagants battent des ailes en chantant : Cocorico ! »

***

La chambre est basse et sans aplomb. Les murs peints au noir de fumée sentent la choucroute. Tous les meubles sont quadrangulaires. Des poutres cuites servent de ciel. Une lampe à huile brûle comme une âme. Partout, sur les chaises, sur le sol, de grandes

lingeries éparses. Peut-être un peu de paille. Des femmes, la langue à la poche. Mystère, mystère, mystère !...

Dehors, l'aube est encore noire. L'étoile Algol entre à pas de loup par la fenêtre. La mécanique céleste oint d'huiles ses rouages, pour s'accorder au rythme de l'opération. Huile, huile, huiles ! Domrémy rêve. Des mugissements sourds, encombrés de foin, viennent de l'étable. Une clochette de vache rumine dans sa barbe de lait. Un chien aboie en forme de queue... Et toujours ces coqs...

Jeanne naît dans un cri d'oiseau. La vie la reçoit sur une nappe blanche. A l'arrière-plan, vastes échos des soupirs maternels ! Qu'elle est douce la souffrance des mères !

⁂

Aussitôt, la chambre se rajeunit. Un feu de sapin, droit comme un sapin, flambe dans l'âtre. Un grand saladier de vin chaud, tout fleuri de citrons et d'épices, écume et rit sur la table. Une odeur de mystère et de fromage emplit l'atmosphère. Les femmes jacassent, toutes réjouies dans leurs langues. Des passages de linges font de longues blancheurs. Légers écoulements de scories. Humble magie et grave grâce de la Naissance !

Déjà, la sage-femme soulève l'enfant nue à bout de bras, et désignant à l'assistance le centre de son corps :

— « Une pucelle ! »



O petite nébuleuse rose encore prise

dans la légère matière, déjà chair et encore éther, amas de vie toute tremblottante dans tes glaires, masse d'hydrogène ivre de condensation, doux grammes de plasma ravis à l'impondérable Substance, structure venue du fond des Siècles, lignes émanées du grand Tout, ô enfant d'homme, ô fleur de son péché, ô signe de son immortalité !

Oui, corps encore corselet, chair encore incarnadine, enfant encore enfantelette, mais déjà créature pourvue de son noyau, départagée entre l'Esprit et la Matière, accessible de toutes parts à l'Assimilation, âme sanguinolente et déjà femme éternelle, ô Etre déjà et déjà Vie !

***

Hé quoi ! nul encore n'a songé à considérer Jeanne dans sa source de

chair ! Nul n'a compris que Jeanne c'est par excellence l'Enfant, et que l'Enfant, c'est de l'humain à l'état pur ! Hypnotisés par une armure de fer, ils ont omis l'essentiel : l'éclosion simultanée, le parallèle agrandissement de l'âme et du corps dans le moule de la nature. Or, les plus fortes, les plus sûres racines de l'homme plongent dans les molles veines de bébé.

Pour moi, c'est dans ton berceau, Jeanne, qu'il me plaît de rechercher les signes de ta vie ; c'est dans ta naturelle enfance que je place le sens et la base et la raison de ta surnaturelle grandeur !

*
* *

Bébé a deux mois. Elle a grossi comme une courge. On l'a baptisée. On l'appelle Jeanne.

Aujourd'hui, il fait beau, et sa mère

la porte dans la cour de la ferme, l'étend sur un tas de paille, au soleil.

Elle est blanche et contente, gorgée de lait et d'azur. La maison natale lui sourit, avec ses murs de gros grès rose, avec son toit de chaume. De l'étable à vaches, de l'écurie de l'âne, du parc aux moutons, s'élèvent mille murmures substantiels, des bruits de sabots à l'aise, de cornes heureuses, de chaudes laines et de longues oreilles. La cour est toute éclatante d'odeurs, toute fleurie de bouses de veaux. L'épais parfum du fumier monte droit dans le ciel. Jeanne respire l'encens de la nature, se nourrit des sucs de la terre, des fruits de l'air. Des poules vont et viennent, familières autour de l'enfant, picorantes et caquetantes. Trente-trois poules luisent dans le beau jour. Jeanne est petite comme une poule, Jeanne est une petite poule. Mais cette coquette n'a d'attention que

pour le coq, le fantastique coq vert, crêté d'aurore et botté d'azur.

Elle ne parle pas encore, mais dans l'idiome des anges, elle cause avec le coq, avec le soleil, qui sont deux signes équilatéraux, deux sphères de même rang. De tout son corps elle interroge les puissances éclatantes, les appareils mondiaux ; elle les interroge et elle leur commande ; car accroupie dans son tas de paille, elle est aujourd'hui la reine de la Création. Elle considère avec autorité son peuple de volailles et de planètes, la ferme blanche comme une bonniche, ses petits amis les nuages et ses serviteurs les grands chênes. Devant ses yeux s'étend son domaine, Domrémy. Il suffit qu'elle lève le doigt pour que l'eau de la Meuse coule sous le pont infinitésimal, pour que les cerisiers fleurissent dans le jardin, pour que la cloche tinte dans l'église. Les phéno-

mènes naturels sont à ses ordres, et le hasard lui sert de page. Car elle ne doute pas de son pouvoir, et la foi est la seule réalité. Tout ce que sa vue embrasse lui appartient. Tout lui est acquisition et tout lui est pleine propriété. Ses mains se ferment sur des Rhins et sur des Congos ; son cerveau prend possession des deux pôles. Sa bouche large ouverte aspire les chardonnerets et les champs de seigles, le vent et les Vosges. Elle se nourrit de toutes les germinations et de toutes les maturités. Elle jouit de son royaume avec tous les centimètres de sa peau. La nature éternelle participe à son admirable alimentation. Il n'est pas un moustique sur les eaux, pas une aile au firmament, pas un brin de paille ou de mil qui ne lui accorde quelque bénéfice. Incommensurable phénomène d'osmose ! Substances et gaz, sucs et

couleurs et parfums, tout afflue, tout se précipite dans les pores de cette enfant ! O merveille des merveilles ! Incomparables échanges ! Dons spontanés et offertoires gratuits ! Emmêlements, assimilations et métamorphoses ! La voilà, la Transmutation ! Tout mue, glisse, vole, tout s'agence et tout prend forme, tout palpite et tout mûrit ; et tout cela, en définitive, c'est pour Jeanne, pour l'épiderme de Jeanne, pour les yeux de Jeanne, pour l'âme de Jeanne ! En vérité, Jeanne, aujourd'hui l'Univers est à toi !



Mais en ce mois d'avril, le soir fraîchit vite. Allons, rentrons petite Jeanne ! Ah ! tu pleures ? Eh oui ! en un clin d'œil, plus de soleil, plus d'osmose, plus d'univers ! Mais ne crains

rien ! Je pense à toi. Voici que le soleil entre en condensation dans un sein, voici que ta mère t'allaite, et voici qu'une goutte de lait te tient lieu d'univers !

*
* *

Hymne au Lait

O Lait, Lait avec une grande L, grand Lait sphérique et tétraforme, Lait de vache, Lait de chèvre, Lait de femme, quintessence de la rotondité et principe de la blancheur, Lait lapidaire et lapis-lazuli, aliment suprême et suprême spéculation, consonnance de la caresse et de l'amour, molles syllabes de la vie, Lait, laitance, lactate, alleluia, joies de la langue et joies du palais, sourire gras, source des commencements, ô lac de largesses, considérables trésors, Lait

qui répands tes délices jusque dans la laine et jusque sur la laitue, long, large et lakiste Lait, nombril de la matière et cœur du corps, ô formule essentielle, ô somme physique, gloire et dithyrambe à toi, ô Lait !

***

Jeanne est repue.

On la porte dans son berceau, on la couche. L'osier doucement se balance, la balance, sur l'air des fourmis et des mouvements astraux. Elle est là, les yeux mi-clos, dans ses bandelettes et ses épingles de nourrice, toute endolorie de lait et de linges, lasse et divine. Es-tu romantique ou classique, Jeanne, ou bien cubiste, dadaïste, surréaliste ? Car tu considères les anses du berceau très hautes au-dessus de toi, étranges et elliptiques, et tu les com-

pares mentalement aux orbes des planètes et aux révolutions du cœur. Tu as des éléments du monde une vue ingénue et foudroyante, petite pascalienne, et je ne serais pas surpris que tu misses ta complaisance dans les plus hardies opérations de l'esprit. Car je sens bouger en toi des puissances très fines, et déjà la germination de la pensée se mêle dans ton corps aux bruits gras de ta digestion. Cerveau et tripes, l'homme est un. Et voilà la première grande leçon que tu me donnes, petite enfant !

Chut ! Jeanne dort. Elle gît dans le truisme et le chaos, et sa jeune chair irradie autour d'elle. L'osier lui tresse une auréole d'or, et ce bout de matelas est un épais nuage. A travers ses lèvres entr'ouvertes, sa langue blanche remue étrangement, sa langue de sucre et de circonférence, toute gluante de salives. Atmosphère de chaleur et de roses ! Grasse

grâce ! Ses yeux sont hermétiquement fermés, mais la qualité de ses cils défie toutes les finesses. Son haleine, encore chargée de gaz spirituels, monte pâle autour d'elle, et danse sur son visage un pas d'oiseau et de soie. La petite narine, la narinette de nacres se recroqueville dans sa fine perfection. Un peu de chassie au coin des yeux brille, un peu de crasse aux plis des fossettes. Mais la santé des joues purifie les moindres détails, et l'éclat de l'enfance plane sur les hauteurs. Jeanne dort, un peu sale et toute gonflée de vie.

Elle dort, et voici qu'elle rêve, et voici quel est son rêve :

« Une Bête considérable mange le soleil. Ses grandes pattes de mouches zig-zaguent d'un nuage à l'autre, dans la gélatine des sphères. Soudain, du haut du ciel la Bête fond sur Jeanne,

et ses yeux sanglants sont pleins de souris. Jeanne est à cheval sur une vache blanche, au milieu d'un champ de bataille de lait. La Bête patauge dans le lait, éclaboussant les prairies à la ronde. Jeanne frappe d'estoc et de taille, ses yeux sont des pistolets. Peu à peu, le Monstre recule ; il chavire dans la blancheur ; il sombre dans le lait... Et Jeanne s'éveille victorieuse dans un berceau... »

***

A sept mois, la première dent apparaît. Jeanne est toute fiévreuse, et les vers la travaillent. Elle a un peu d'entérite. Elle « fait » liquide. Ses paupières se violacent. Les gencives éclatent. La première dent !

La mère, éblouie, considère cette dent avec gravité, cette dent qui est

en effet une substance merveilleuse, faite de lait et de songe, éclatante et douce, force et grâce, et sortie d'un moule d'archange. Le père, les voisines, le chien et les pigeons accourent offrir leur admiration à cette dent. Il semble que l'humanité vienne d'accroître sa puissance !

La première dent ! Oui, c'est un phénomène solennel, une date dans l'histoire de l'homme. La dent imprime à la vie son sens véritable. Jusque-là, l'être était étranger et idéal, d'espèce spéculative, encore ange. Mais la dent signifie : lutte, parce qu'elle signifie : manger. Le fondement de la vie est la nourriture, et le fondement de la nourriture est la lutte. Afin de se mettre quelque chose sous la dent, l'homme tue et la femme souille. La dent est à l'origine de la guerre et de la prostitution, du mal et de la mort. Première

dent, ah ! comme tu m'apparais chose grave, et comme cette mère a raison de te considérer avec beaucoup d'attendrissement et avec un peu d'effroi !

*
* *

Mais déjà, les signes de l'Humanité se multiplient. Il n'est plus temps, bébé, de retourner en arrière, dans le royaume de la larve. Le vent de la race t'entraîne dans les voies du genre humain. Bientôt Jeanne fait le premier pas. O majesté du premier pas ! Inoubliable miracle de la verticalité ! Voici que cet être qui n'existait qu'à l'état horizontal, dans l'attitude de la minéralité, dans le contact et la servitude du sol, voici qu'il s'élance dans une droite libération, voici qu'il se tient debout, les pieds sur la Terre éternelle, la tête au ciel !

*
* *

Enfant, enfant, de toutes parts je vois accourir vers toi les symboles de ton destin. A peine si tu commences à marcher seule, et déjà voici que tu gazouilles, voici que tu convoites le Verbe. Tu gazouilles, chérie, dans un grand déluge labial, et ton gazouillis évoque la naissance d'un noble univers au sein de l'immémorial chaos. Les sons autour de ton corps choisissent leurs belles places. Ta langue et ton larynx prennent consistance et signification. Déjà tu t'exprimes, et je ne sais rien de plus difficile, enfant, que de s'exprimer. Le Verbe est en toi, et le Verbe s'est fait chair, et ta chair s'est faite Verbe !

Hymne au Verbe

O Verbe, Verbe tétradactyle et quadrangulaire, assises de la pensée et armature de l'esprit, instrument de mesure et de précision, distribution et articulation de l'idée, fondage et moulage, tentative de groupement et d'unification, essai d'harmonie, ô Verbe substantiel et volatil, Verbe spatial et temporel, pourvu de valeur physique et de sens moral, Verbe lisse et Verbe haut, ô Verbe, je suspends à tes épaules toutes les cordes de ma voix, et je consacre à ton autel toutes les parties de mon corps !

CHAPITRE II

LA VIE EN VRAC

Jeanne a douze ans. Cette petite lorraine rouge, aux yeux vert-de-Rhin, à la bouche lie-de-vin, de grands cheveux carotte sur la nuque, a bien tout ce qu'il faut pour exciter les meilleurs auteurs. La structure de ce corps simple, issu tout droit de la terre, répond aux lois fondamentales de la vie. Le principe d'utilité élargit et féconde les grandes lignes de la chair. Les mollets épais ont pour mission non pas de « tirer l'œil », mais de soutenir un grave édifice. Chaque membre connaît l'excel-

lence de son rôle, et chaque cellule collabore à la solution du problème. Cette enfant naturelle fait de chacun de ses sens l'usage le plus légitime, je veux dire le plus direct. Ecouter avec les oreilles, regarder avec les yeux, à toutes les époques du monde, c'est assez original.

Jeanne est une grande paysanne de France, pétrie de chair et de Dieu. Santé, bon sens, la peau grasse et assez d'esprit.

Comme son regard est dru sous ses fauves sourcils ! L'abondance de la vie gonfle sa peau de toutes parts, ses joues barbouillées de sang, sa gorge toute neuve, ses oreilles ornées de crasse. Elle est sale et fraîche comme les poires piquées de fientes d'oiseaux.

La famille d'Arc est à table. En Lorraine, l'alimentation est une chose simple et rude. A la base, il y a les pommes

de terre et les pommes en l'air. Quelle pitié de voir les poètes dépenser leur éloquence dans les Eloges Funèbres, au lieu de chanter les vertus des chairs vives, et par exemple de prononcer l'Eloge de la Pomme ! La pomme de terre est un légume éminemment intellectuel ; elle entretient l'agilité de l'esprit, lave les estomacs farouches, et confère le goût du dialogue. Quant à la pomme en l'air, elle recèle les principes acides indispensables à la digestion, elle provoque la verdeur et favorise la jeunesse.

On se nourrit donc de pommes et de lait. Le porc fumé ne manque pas. Parfois, les jours fériés, une volaille, un grain de raisin. Et le large pain de froment ou de seigle.

Jeanne assure le service. La soupière fume. L'air se charge de poireaux en fleurs et de chastes légumineuses. La

soupe tombe de tout son poids dans les ventres à cru. A titre d'apéro, un relent de vaches arrive de l'étable.

Jeanne apporte, maintenant, dans un plat d'étain, les pommes de terre bouillies, parées de tranches de lard. Jeanne mange avec gravité. C'est une besogne presque sacrée, une assez mystérieuse chose que l'alimentation. La fillette a un formidable appétit. L'appétit, dans son sens le plus général, n'est-ce pas la suprême vertu de Jeanne d'Arc ? Appétit, appétence, désir ! Analogie de l'interne et de l'externe, alliance de l'homme et de l'univers ! Les sucs du monde entier se pressent dans nos entrailles en vue de la continuité de la Création. Absolue communion de la Matière et de l'Esprit !

Voici les châtaignes cuites à l'eau ; enfin, le millas, sorte de purée de farine de maïs, dessert roux.

Les gosses rigolent, se font des niches sous la table. Chien et chat ont des disputes homériques. Un bruit de vaisselle casse les minutes. Le père est un bloc de contentement. Une juste joie avive cette profonde famille. Tout ici respire la force, l'azote, l'aise et la simplicité. On boit de l'eau à la régalade. Les mérites de l'eau sont infinis. Le végétarisme est peut-être une blague. Mais en présence de toute blague, il faut rompre l'écorce et ravir l'amande. Il y a toujours une particule de vérité dans les hommes et dans les choses. Cette parcelle de vie, il est agréable, il est merveilleux de la découvrir. L'eau possède des dons extraordinaires, et notamment l'eau de Domrémy (je m'en suis assuré). Elle a des vertus de pondération et des propriétés laxatives qui ne sont peut-être pas sans avoir exercé leur bienfaisante action sur l'organisme

de Jeanne. N'est-ce pas à l'eau que la Pucelle doit la fraîcheur de sa chair et la simplicité de son génie ?

Le repas fini, Jeanne sort. Elle porte un seau de faïence à la main. Elle va abreuver les vaches. Elle traverse la cour animale, toute caquetante de pigeons, toute cancanante de canards. Tous les rayons du soleil se sont endormis sur une meule de paille. Le fumier chante et rit dans sa mare de purin. Divine odeur du fumier, fortes exhalaisons naturelles, joie des gaz et des alcalis, sain fumier, ô sain des sains ! Tu favorises les plus nobles fonctions du corps, et tes souffles sont éminemment propices à l'enrichissement de la peau. Quelque chose d'étrangement robuste se dégage de tes flancs chaleureux, et je sais que nul parfum n'est plus salubre que le tien. La Faculté est là qui m'approuve à pleins bonnets.

Tu es la véritable pharmacie des villages, tas de fumier, et ils sont innombrables les pauvres poumons désinfectés par tes soins. Car tu es une quintessence de simples plantes, et tu te révèles à l'analyse rothschildement riche en principes constitutionnels !

Jeanne respire à plein nez les lisses émanations du fumier. De grasses vagues de vie pénètrent dans tous ses pores. Tous ses organes à son insu se livrent aux plus graves occupations naturelles. Elle est toute soumise aux belles règles de la matière, et je la sens de connivence avec tous les réflexes, avec tous les instincts. Elle va allègre et sans souci, parmi les canes barbotantes, parmi les poussins rigolos. Un grand contentement intestinal anime sous le soleil l'ensemble du règne animal. A qui mieux mieux les poules grattent la pestilence en fleur. Et Monsieur le Coq, son

écharpe sur la queue, entonne un Hymne au Purin.

Jeanne abreuve les deux vaches, Praline et Bricole. Les bêtes boivent à grands cous, les yeux immenses à plein dans le seau. La fillette leur flatte le mufle, les cornes, leur conte fleurette à voix d'ange, leur siffle une chanson à boire, du bout des doigts protège leurs grandes masses.

Puis, elle détache l'âne Ruscot, le chevauche à cru, et... hi ! hi !... Jeanne est excellente cavalière, comme les filles de la campagne. A grands coups de tapes, à grands coups de cuisses, elle mène l'âne à l'abreuvoir...

Maintenant, c'est l'heure de conduire les bêtes, vaches, âne et canards, au pâturage. On prend tous ensemble le chemin de ronde, derrière l'église, on traverse la Meuse sur les cailloux, on suit un sentier qui zig-zague entre des

touffes de groseilliers, et voici le grand pré de famille.

Aussitôt cette immensité de verdure vous saute aux yeux. Joie du vert, verte joie ! Les prunelles s'agrandissent jusqu'à contenir toute la colline. La mer de gazon baigne Jeanne depuis les cils jusqu'à l'âme. Une sorte de rythme prend possession des pieds et du cœur. Une aisance, une fraîcheur, une simplicité infinies émanent de ces denses coteaux d'herbe. Le vert végétal est la couleur du néant, de la richesse et de la divinité. Et certes si j'imagine le Paradis, ce n'est pas bleu, mais vert.

Les vaches pâturent. Leurs clochettes se marient aux boutons d'or. L'âne s'en va de guingois du côté des mirabelles.

Jeanne s'étend dans l'herbe, et de tout son corps prend le contact de la Terre. Le ventre contre l'humus, les

yeux sur le gramen, les mains en pleine motte, la fillette sublime puise dans la matière vivante les sèves infinitésimales, les principes essentiels, le luxe du sang, le secret de la chair. Elle est étendue dans un abandon qui confine à l'emmêlement. Elle s'incorpore à demi au texte même de l'Univers. Indiciblement heureuse, elle suce une tige d'avoine. Elle est toute appel, désir et don, et tous les pores de sa peau, toutes les issues de son corps semblent immensément ouverts vers le mystère de la Vie...



Peu à peu, sur les collines voisines, d'autres clochettes tintent, d'autres vaches broutent et rêvent. Derrière un bouquet de pommiers, on entend rire Hauviette et Mengète. Ce sont les

compagnes de Jeanne, ses amies d'âge et de cœur. Jeanne les hèle.

Elles arrivent au trot, une pomme aux dents, les cheveux en marmelade. Epaisses gosselines rougeaudes, morceaux d'être encore mal dégrossis, machines peu usinées, vie en vrac...

On cause, on s'amuse, on rit. Toutes trois, elles culbutent dans l'herbe au son des clarines. Les échos jouent dans la brise. Peut-être l'âne va braire. Au loin Domrémy luit...

Mais soudain l'*Angelus* tinte. Les trois pucelles s'arrêtent, se recueillent. Elles s'agenouillent en pleine prairie, l'une à côté de l'autre, en face du soleil couchant. Et à haute voix sous le firmament, dans ce décor de foin, de ciel et de vaches, elles déclinent la plus fraîche prière du monde, la Salutation angélique :

« *Bonjour Marie ! Quelle grâce sur*

vos joues ! Vous en avez de la veine entre toutes les femmes : le Seigneur est votre ami ! Et qu'il est beau votre bébé, le fruit de votre ventre, Jésus... ! »

CHAPITRE III

LA GUERRE EN FLEUR

Domrémy était du parti de France. Le traité de Troyes (1420) avait livré la France aux Anglais. Henri V d'Angleterre, investi par le traité, maître de Paris et des pays au nord de la Loire, reconnu par le Duc de Bourgogne et ses puissants vassaux picards et flamands, paraissait en droit et était en fait le véritable roi de France. L'autre, le dauphin Charles de Valois, prince faible et indécis, inquiet sur sa naissance, désespérant de l'avenir, vivotait dans les maigres plaisirs, sur les bords de la Loire. On l'appelait par dérision : le Roi de Bourges. Il n'avait guère pour lui que son bon droit tout nu et quel-

ques filles des champs. La Justice et Jeanne d'Arc.

Toute la vallée de la Meuse, autour de Domrémy, était divisée entre les deux partis de France et de Bourgogne. Chaque ville, chaque village choisissait en conscience son seigneur et sa foi. Entre localités rivales, la guerre sévissait à l'état endémique. Ceux de Domrémy étaient Français ; ceux de Marcey, le village voisin, étaient Bourguignons. A cette époque, l'ennemi n'était pas un mythe, une cause lointaine, une idée générale ; c'était une réalité physique, visible à l'œil nu, palpable de la main. Pour Domrémy, l'ennemi c'est Marcey.

De temps en temps, des coups de main, des passages de troupes entretenaient l'atmosphère de guerre. Le soir, à la veillée, dans l'exagération des grandes flammes, on racontait les scènes de

pillage, les déprédations, les massacres. Villages brûlés, églises détruites passaient et repassaient dans le vent de l'imagination. Les hommes à coups de jurons s'en prenaient à Marcey. Les femmes, le rouet muet, la poitrine battante, songeaient au feu. Les enfants, accroupis au coin de l'âtre, se recroquevillaient dans la cendre et dans la peur.

Jeanne, chaque soir, écoutait âprement ces récits. La chair repue de l'oxygène du jour s'abandonnait dans l'ombre aux fantômes et aux délires. Elle voyait distinctement les bandes anglaises, normandes, bourguignonnes passer sur le corps de la France. Peu à peu, ses yeux chaviraient, son âme rougissait de colère. Elle broyait entre ses dents le nom de Marcey.

Un grand vieillard boiteux, la bouche dans la flamme, parlait avec emphase de Philippe le Bon. Puis on évoqua le dau-

phin Charles. Quelques hommes lui reprochaient sa vie facile et molle, son indifférence. Mais les femmes lui restaient fidèles, songeant à son sort misérable, à son royaume vendu à l'encan. Certaines faisaient allusion à la disgrâce de son corps, et d'autres plus tendres lui attribuaient toutes les grâces du cœur. Serait-il finalement détrôné, réduit à s'enfuir en Ecosse, massacré peut-être ?...

A ce moment, au coin du feu, Jeanne éclata en sanglots. On se retourna, on s'empressa, on lui demanda :

— « Pourquoi pleures-tu, Jeanne ? »

Elle répondit à haute voix :

— « Parce que j'aime le Roi ! »

***

Entre Domrémy et Marcey, la haine couvait donc en permanence, parfois

éclatait dans un combat de paysans, à propos de bêtes ou de femmes. Quelques coups de fourche au coin d'un bois, puis tout rentrait dans l'ordre. Les hommes, raisonnables, pris par le travail, se contentaient des injures, des quolibets ; ils faisaient une guerre de langues. Mais les enfants, surexcités par les récits des veillées, l'âme plus prompte aux réalisations, les enfants organisaient entre les deux villages de véritables expéditions militaires.

Ceux de Domrémy se montraient les plus ardents. Jeanne était un de leurs chefs. De tempérament violent, le geste naturellement autoritaire et bref, la voix âpre, l'allure hardie, l'œil de feu, elle jouissait auprès des garçons et des fillettes de son âge d'un prestige considérable. Forte et sanguine, elle ne dédaignait d'ailleurs pas d'inculquer son autorité à coups de poings. Elle se mon-

trait extrêmement habile à la lutte, et plusieurs de ses camarades conservaient des traces de sa colère. Elle avait en outre l'imagination vive, le sens de la ruse. C'est elle qui combinait les plans d'attaque. Général en herbe, c'était pour elle l'Ecole de Guerre.

Au jour fixé, on se rassemblait, à la Porte de Bar. On était une vingtaine de gosses, mi-filles, mi-garçons, en blouses rouges ou bleues, en sabots de bois. Le matin était vif, et les plus jeunes fillettes soufflaient dans leurs doigts noirs. Les plus grands étaient armés de frondes et de gourdins. Ils crânaient, mâles nains, devant le froid et les demoiselles. D'autres, rougeauds jusqu'aux oreilles, se mouchaient dans leurs durs mouchoirs. Quelques-uns buvaient une goutte de kirsch dans une fiole d'étain. Les jeunes filles étaient chargées de besaces et de pansements. Les plus ingé-

nues emportaient en guise de bombes des pommes de terre et des mirabelles. Il y avait de grands rires sous roche, et du sang pur dans toutes les veines. Les jeunes chefs allaient et venaient, un grand fouet d'étable à la main. L'aube sentait la poudre et le lait.

Jeanne fit l'appel. Puis, en silence, on se mit en marche dans la direction de Marcey. On prit un sentier à gauche, sous les arbres, afin de ne pas éveiller l'attention des grandes personnes. Le premier ennemi de l'enfant, c'est l'homme.

On allait à la queue leu-leu, l'air innocent, dans les grosses herbes. Les fillettes faisaient preuve d'un art très sûr dans la dissimulation. Sainte Nitouche se baladait dans ces parages. L'air vif fouettait les joues et les cerveaux. La marche ragaillardissait les muscles. Peu à peu, ces enfants lâchés

dans la nature se laissaient aller à la liberté originelle, mêlant la cocasserie à la divinité, l'instinct de la lutte au goût des fleurs, le rire à la peur. Les plus taquins, à la dérobée, pinçaient les fillettes aux mollets. D'autres faisaient la chasse aux merles, se jetaient dans des courses folles, troquaient entre eux des boutons de guêtre et des toupies.

Soudain, un morveux de douze ans proclamait d'une voix rose :

— « Surtout, pas de quartier ! »

On traversa la Meuse en sautant d'un roc à l'autre. C'est là qu'on s'approvisionnait de cailloux. Les filles en remplirent leurs besaces et leurs tabliers. Elles jouaient le rôle de caissons à munitions. Les garçons en avaient plein les poches. Et la petite armée poursuivit sa marche, lourde de haine et de projectiles.

Bientôt, on arriva en vue de Marcey.

Les gosses s'approchaient maintenant en rampant, se chicanant les uns les autres à propos de coudes ou de talons. Jeanne et quelques chefs se réunirent à l'écart, en conciliabule. On prenait les dernières dispositions, abrités derrière un vieux mur fleuri, tout odorant de menthes. Quelques abeilles, dérangées par la bataille, s'envolaient irritées et dorées. Au loin, un coucou chantait.

Là-bas, à cent mètres, Marcey, Marcey le Bourguignon s'étageait à fleur de coteau. Les maisons plates se plantaient à plains pieds dans la bonne terre. Murs par grandes plaques, toits frais se débarbouillant dans les premiers rayons du soleil, vieux portails droits, bruits de vaches, de femmes et d'oiseaux, ruissellements d'eaux dans les jointures, et par-dessus tout cela, une colonnade de fumées bleues : le village ! Le village, entité parfaite, respirait par

toutes ses cheminées. Tout était calme, immobile, naturel et divin...

Cependant, les assaillants se rapprochaient encore, à plat ventre, se dérobant derrière des troncs d'arbres, des clôtures vives, des pans de murs. Des mots d'ordre couraient de l'un à l'autre, des commandements à voix basse, brefs, se propageaient dans l'herbe. La fronde aux dents, les ongles au sol, les yeux à ras d'horizon, on avançait dans le guet et la reptation.

Soudain, un petit chien grenat, ayant pris le vent, apparut à l'entrée du village. Il s'arrêta, renifla l'espace, se mit à aboyer à petits coups, lamentablement, la queue basse. Il venait au pas, inquiet dans ce silence suspect, les oreilles droites, le nez dans l'herbe...

Les mômes étaient immobiles, retenant leurs souffles.

Jeanne commanda :

— « En nom Dieu ! Etranglez ! Et en silence ! »

Un garçonnet sauta sur l'animal, le saisit à bras-le-corps, enfouissant les abois dans ses habits. Deux mains fragiles serraient le roquet avec une férocité extraordinaire. Il se dépensa dans cette étreinte de quoi étouffer des lions. Il semblait que de l'étranglement de ce chien dépendît le sort du monde. La bête râla à deux reprises, trois soubresauts, puis se contracta pour l'éternité. Une petite chose pâle gisant dans un lieu vague...

Mais déjà, les jappements avaient donné l'éveil. Un à un, les gosses de Marcey apparurent, sournois, méfiants, à une fenêtre, à une ruelle, à un carrefour. Deux ou trois « grands » s'avançaient sur la route, à petits pas, flairant l'embuscade. La prudence, vertu essentiellement lorraine, était collée à leurs

semelles. Ils se jetaient l'un à l'autre des coups d'œil furtifs, interrogateurs...

Soudain, une volée de cailloux s'abattit sur eux. Ils tournent talons, détalent éperdus, poussant des cris de guerre et de veaux.

Tout a disparu. Minutes de silence et d'immobilité. Les adversaires sont invisibles les uns aux autres. Mais on imagine d'étranges mouvements dans les profondeurs. On sent que du centre de Marcey affluent des forces fraîches, des bandes de garçons, des porteuses de munitions. L'ennemi se rassemble, à l'abri d'un mur brûlé, complète ses approvisionnements.

Bientôt, Marcey ouvrit le feu. On voyait les frondes faire de courts tourbillons dans l'air ; et les cailloux de pleuvoir. Les pierres de Marcey étaient plus aiguës, à arêtes vives, des blocs de grès détachés des constructions ou des

roches naturelles ; les cailloux de Domrémy, polis par la Meuse, de teintes tendres, avaient plus de coup d'œil, plus de vertus balistiques aussi.

On tirailla ainsi, un bon quart d'heure, accompagnant les projectiles d'injures et de coups de langues, et en somme sans trop de mal. De temps en temps, un type se dressait derrière la barricade, brandissait sa fronde, puis rentrait dans son mur, comme un diable à malice. Ceux de Marcey, voyant leurs munitions s'épuiser, commençaient, afin d'économiser les cailloux, à jeter toutes sortes de projectiles hétérogènes, des tessons de bouteilles, des mottes de terre, des noix, des bouses de vaches...

Soudain, et comme d'un commun accord, il se fit une étrange accalmie. Plus un caillou, plus un gamin. La paix, la grande paix de la Nature semble plus belle que jamais. La brise souffle toute

fraîche dans les mirabelliers. Les corbeaux blanchis de soleil deviennent de bon augure. Sur le clocher de Marcey, le coq de fer picore dans les nuages. Dans les champs, au loin, des paysans, l'âme en terre, se livrent à des travaux de longue haleine. On entend des bêlements de moutons du côté des collines. Tout est clair et pur et simple. Tout respire la joie, les plumes, les animaux et les fruits. Le monde tourne dans la grâce et dans la lisse splendeur...

A ce moment, avec des sauts de carpes et des cris de paons, Marcey prit l'offensive. Tous ensemble, une trentaine d'enfants de pourpre, les cheveux rouges, la gueule sale de terre et de haine, les pieds nus, les blouses bleues en lambeaux, surgirent hors des murs et des trous. Ils s'approchaient dans un nuage d'haleines, bondissants et les bâtons hauts. Et ils gueulaient à pleines

faces : Salauds de Français ! Merdeux ! Couyons ! Counards !

De leur côté, les Domrémynois, après une dernière volée de cailloux, se lancèrent en avant au cri de : Dauphin ! Dauphin ! Jeanne était à leur tête, fouettant l'air à grands coups de son fouet à bœufs, et criant :

— « Allons, enfants ! Tout est nôtre ! »

Le choc ! Pendant cinq minutes, ce fut une mêlée inextricable. Combats singuliers, duels et corps-à-corps. Les adversaires s'interpellaient les uns les autres, faisant alterner les injures et les coups de bâtons. Chacun choisissait son concurrent, le provoquait à force de quolibets. Deux par deux, les combattants tournaient en rond, feintaient, frappaient de taille à coups de gourdins. Parfois, les bâtons se brisaient. On s'empoignait alors à coups de poings, à coups de pieds. Aux garçons, on tapait dans

les yeux. Aux filles, on arrachait les cheveux. Des éclats de voix et des éclats de bois volaient dans l'atmosphère chaude de sueur. Les apostrophes soulignaient les blessures. Les cris de joie se mêlaient aux cris de douleur. Quelques belligérants s'affaissaient, les tibias rompus. Les plus forts se postaient au premier rang, protégeant les gamines et les munitions. Les plus jeunes, incapables de combattre, se tenaient derrière, faisant passer les projectiles, dénonçant les ruses, prévenant les coups de l'ennemi :

— « Jeanne, prends garde à gauche ! »

— « Jeanne, méfie-toi du grand blond ! »

Jeanne luttait contre un gros gaillard lorrain trapu et carré, armé d'un gourdin de houx. La figure pleine de bave, la chevelure dans les yeux, le nez en sang, la blouse déchirée de haut en

bas, elle soufflait et tapait : « Tiens, salaud ! Attrape, cochon ! » Sa liquette en lambeaux dévoilait la plus belle moitié de sa gorge. Elle faisait le moulinet, toute râlante de force et de plaisir...

Soudain, un caillou l'atteignit à l'arcade sourcilière. Sous la douleur, elle chancela, faillit s'écrouler. Le sang coulait le long de ses cils. Deux copains accourus la soutinrent, l'entraînèrent en arrière.

Peu à peu, ce fut la retraite générale de Domrémy. On reculait lentement, évacuant les blessés, tenant l'ennemi en respect à coups de pierres. D'ailleurs, Marcey n'osait guère les poursuivre. Chaque parti faisait le compte de ses meurtrissures et de ses lésions. Domrémy reculait, clopin-clopant, tiraillant encore. Ils étaient fauves, apoplectiques, dégingandés, et nonpareils. L'un avait les oreilles arrachées, l'autre les lèvres

fendues. Plusieurs, les jambes en sang, boitaient. D'autres avaient un bras en écharpe, un pansement sur l'épaule, un bandage sur l'œil. Ils soufflaient bruyamment, dans l'abondance de leurs forces. Ces enfants reculaient avec des âmes d'hommes, fiers de leur sang, gorgés de joie, et pleins de soif.

Avant de disparaître, ils voulurent une dernière fois narguer Marcey. Ils s'arrêtèrent un instant, et face à l'ennemi crièrent tous ensemble :

— « Vive la France ! »

Et ils tirèrent la langue à Marcey.

* * *

On rejoignait Domrémy. En traversant la Meuse, on se débarbouilla, on lava les plaies à l'eau fraîche, et les uns à côté des autres, couchés à plat-ventre sur la rive, ils se désaltérèrent à la mode des bœufs.

CHAPITRE IV

LES COPINES DU CIEL

Jeanne gardait les vaches dans la prairie. Elle était étendue sur le dos, à l'ombre d'un mirabellier. On était au mois de juin 1424. L'air était chaud.

Toutes les collines à la ronde, immobiles sous leurs sapins et sous le soleil, odorantes de prunes, d'herbe et de troupeaux, rêvaient et dormaient avec abondance. La brise se balançait à l'aise dans un ciel large. Il y avait tant de verdure au monde qu'on en avait la peau verte.

Jeanne, les yeux mi-clos, regardait mûrir les mirabelles dans les feuilles grasses. Elle sentait ses prunelles crues

et sucrées comme des fruits. Elle gisait à demi-fondue dans le tiède jour.

Tout à coup, du haut du firmament, une femme se mit à descendre, de nuage en nuage. Surgie du vent et de l'espace, formée de vapeur et de rêve, elle glissait dans la dorure et les roses du matin. Elle avait l'air de se laisser choir à travers l'atmosphère épaisse, dans le sens de l'attraction universelle, et ses yeux lointains considéraient Jeanne d'Arc dans les profondeurs des Vosges lorraines. Elle s'approchait avec une vitesse proportionnelle au carré de la distance, et bientôt elle flotta au-dessus de la prairie. Alors, ses molles formes se rassemblèrent, ses vêtements prirent couleur. Elle se posa au-dessus de Jeanne, sur le mirabellier, les pieds dans la fourche, le dos appuyé à la maîtresse branche.

Jeanne se frottait les yeux, le cœur

battant, la langue sèche. Elle avait jeûné la veille, et ses sens étaient affaiblis. Une grande langueur occupait toute sa poitrine. Elle se sentait un peu étourdie, sans défense contre la chaleur et contre sa propre débilité. Et puis, depuis quelque temps, elle était parfois prise d'éblouissements. Elle avait treize ans, et les phénomènes de la puberté travaillaient sa chair à son insu. Elle se frottait les yeux, les veines insensibles, du sable dans les jambes. Et elle sentait son souffle devenir rauque et doux comme les plumes des pigeons au printemps.

Mais l'Apparition, d'une voix rose et jeune, disait :

« — Jeanne, Jeanne, ne crains rien. Dieu t'a élue parmi les fleurs du monde. Et voici qu'Il t'envoie ses filles ! »

Jeanne se levait, confuse et vague. Les paroles du ciel avaient mis une

énergie dans ses sens, dn caoutchouc dans son corps. Elle s'agenouilla devant le mirabellier, et sans un mot, elle regarda la Dame « de ses yeux corporels ».

La dame était une jeune fille de quinze ans, fort blonde et les cheveux orange. Sa poitrine moulée dans une robe bleue à étoiles blanches ne manquait pas d'ampleur. Le port noble dans les feuilles, les bras nus jusqu'au coude, son haut front ceint d'une couronne de mirabelles, elle souriait d'un air tendre et malin. Ses pieds de paysanne étaient chaussés de sabots, et elle portait sur ses épaules un petit fichu de laine lorraine. Ses dents brillaient comme des cailloux au clair de lune, et des taches de rousseur parsemaient ses fraîches joues. On voyait au rythme de sa respiration ses fermes seins d'enfant des Vosges soulever devant elle deux horizons.

Jeanne restait à genoux, ébahie devant la céleste vision. Et la Dame poursuivait :

« — Sois sage et forte, Jeanne, et aime le Roi ! »

Jeanne tressaillit. Aimer le Roi ! Aimer le Roi ! Elle bredouilla :

« — Je ne suis qu'une pauvre fille. Je garde mes vaches dans les prés et je dis mon chapelet sur la terre. Madame, je suis votre servante. »

Alors, la Dame fit son sourire plus large. Elle cueillit une mirabelle, et la tendant à Jeanne, elle dit :

« — Lève-toi, Jeanne, donne-moi la main. Dieu m'envoie pour te donner des conseils et des mirabelles. Prends et mange, car le fruit de l'arbre est le signe de la santé. Viens, je suis sainte Catherine, et voici mon amie sainte Marguerite. »

Et elle désignait à sa gauche une nouvelle Dame, debout sur une autre branche. Marguerite paraissait plus jeune encore, à peine treize ans. Elle avait la taille plus mince, les seins plus petits, et elle était brune comme un serpent. Ses yeux avaient l'éclat et la malice des vierges, et ses jambes la maigreur des enfants. Elle était vêtue d'une robe rose à étoiles blanches, et sa tête couverte d'un chapeau de paille fraîche. Une frimousse de gosse sur fond de ciel. Elle souriait sans souci, et à la dérobée, elle croquait des mirabelles avec une grande gloutonnerie.

Jeanne se leva. Elle tendit ses mains aux Saintes. Elle n'avait plus peur. Elle considérait les Dames tranquillement. Elles ressemblaient à ses copines de Domrémy. Maintenant, elles lui caressaient les cheveux avec leurs longs doigts onglés, en riant comme des vio-

lons. Et dans sa chevelure Jeanne entendait la musique du ciel.

Soudain, remarquant l'air goulu de Marguerite, Jeanne tressaillit, toute confuse de n'avoir encore rien offert à ses amies. Elle murmura rapidement :

« — Si vous le voulez, j'irai vous chercher en courant du jambon et des œufs ; et peut-être une goutte de vin ? »

Mais Marguerite répondit :

« — Je ne veux ni vin ni chair, mais j'aime le lait et les cœurs simples. »

En même temps, elle faisait signe à l'une des vaches. La vache aussitôt s'avança, les pis gonflés, la peau contente. Sainte Marguerite s'accroupit entre ses cuisses et se mit à la traire avec entrain. Elle recueillait le lait dans le creux de ses mains, et le buvait à la régalade.

Puis, les deux Saintes s'assirent sur l'herbe à côté de Jeanne. C'étaient main-

tenant trois gentilles copines, parlant avec naturel des choses de la terre et du ciel, — avec beaucoup de naturel et avec un peu de passion...

« — Jeanne, disait Catherine, Dieu te prie d'être une femme de guerre, et de commander aux soldats. »

« — Mais je ne connais pas les soldats, Catherine, et j'en ai une grande peur ! »

« — Jeanne, Dieu t'enlèvera toute peur ; il te donnera un gros cheval de bataille, et il t'enverra contre les Anglais ! »

« — Je ne connais pas les Anglais, Catherine. Mais on en dit grand mal, et il me semble qu'ils me feront des misères. »

« — Jeanne, Jeanne, ne crains jamais les Anglais. Tu les tailleras en menus morceaux, et tu en feras une grande déconfiture. »

Pendant ce temps, Marguerite avait

cueilli une marguerite des prés, et les yeux luisants elle l'effeuillait lentement en murmurant à voix basse :

« — Un peu... beaucoup... à la folie... point du tout... »

Et tout à coup elle se leva en désordre, criant :

« — A la folie ! A la folie ! »

Et les deux Saintes s'envolèrent l'une à côté de l'autre, pathétiques, en se tenant par la main, et répétant à travers les nuages :

« — Jeanne, Jeanne, prends garde, Dieu t'aime *à la folie !* »

***

Le lendemain, le surlendemain, les iours suivants, les Saintes ne revinrent pas. Chaque jour, Jeanne inspectait l'horizon et la prairie, les bosquets et le ciel. En vain. Peut-être les person-

nages célestes se complaisaient-ils dans la Forêt, la grande Forêt des Vosges? Jeanne y conduisit ses vaches.

La Forêt, la Forêt avec une grande F, temple de feuilles et d'oiseaux, mer et ciel, mystère terrible, siège de la peur et de la divinité. La Forêt, pour Domrémy, représentait un antre insondable, où de vieux souvenirs de seigneurs sanguinaires se superposaient à des pratiques de sorcières et à des visions d'enfer. La Forêt, entité redoutable, peuplades de hiboux et de loups, trous de serpents ombreux, espaces sans limites et sans consistance, parois de toutes parts et de toutes parts issues, dangers élastiques, ténèbres closes. La Forêt, repaire du Sapin et de la Solitude, de l'Eau et du Vent !

Or, ce matin-là, Jeanne entra dans la forêt avec ingénuité. Aussitôt, tout lui parut aimable et gracieux. Tous les

aigles étaient devenus des rossignols, et l'eau, l'eau mystérieuse coulait dans un ruisseau de mousse fraîche. Les grands troncs des sapins étaient chauds comme la chair des enfants, l'ombre sous les futaies était verte comme le foin, et on voyait un grand pan de ciel bleu. Le vent n'était vraiment qu'une brise, et la brise sentait le cresson et le cœur. Un petit lapin — deux oreilles sur un derrière — détalait gentiment sur les feuilles sèches. Çà et là des queues d'écureuils, des becs de merles, des museaux de belettes. La forêt, la forêt avec une petite f, murmurait tendrement comme une jeune mère. La température était si douce, les vaches si musicales, que Jeanne s'étendit sous les arbres amis, s'endormit dans son âme et dans sa chair sensibles. Elle dormait, elle rêvait. Elle voyait en rêve ses copines Catherine et Marguerite...,

***

Le lendemain, les Saintes reparurent. Elles venaient vers Jeanne à travers la prairie, bras dessus, bras dessous, et riant comme deux petites folles. (Car j'imagine que les saints ne s'embêtent pas au Paradis).

Dès qu'elles furent devant Jeanne, elles l'embrassèrent l'une après l'autre en lui souhaitant le bonjour. Et illico Catherine, lui prenant la main, lui mit au doigt un anneau de fer, étrange et nu, en disant :

« — Jeanne, voici l'anneau de la France ! »

Puis les Saintes la prirent entre elles, et toutes trois elles se promenaient enlacées dans la prairie, toutes trois si belles, si fraîches, si pures, si semblables, qu'on ne savait plus qui était

Jeanne, qui était Catherine, qui était Marguerite...

Et Catherine disait :

« — Jeanne, Dieu te commande d'aller au secours du royaume de France ! »

Jeanne faiblement répondait :

« — Je ne sais ni lire ni écrire. Je ne saurais chevaucher ni conduire les hommes d'armes ! »

« — Jeanne, Jeanne, ne doute jamais de rien. Seul le doute est funeste et seule l'audace est grande. La foi : voilà la première des vertus. C'est un jour d'audace que Dieu créa le monde. Agir est un million de fois plus beau que penser. Jeanne, la plus grande force de l'homme, c'est l'ignorance. En politique, en amour, en stratégie, le comble du grand jeu, c'est d'ignorer les règles du jeu. Les jeunes généraux de Bonaparte, ignares et téméraires, battront

à 27 ans, ces petits fous, les plus sages capitaines du monde. Un grain de folie toujours féconde l'âme. Un peu de naïveté vient à bout de tout. Il n'y a qu'une catégorie : le sublime. C'est avec les charpentiers qu'on fait les Jésus, c'est avec les pâtres qu'on fait les Rodins et les Mistrals. Jeanne, Jeanne, la foi transporte les montagnes et la foi gagne les batailles. Les grandes œuvres sont à base de passion et d'amour. Partout sur la terre et dans le ciel, c'est une question de cœur ! »

*
* *

... Partir... Ce grand mot l'effraye tout rouge. Jeanne est étendue dans son lit. Le sommeil est en retard. Elle songe... Les Saintes depuis cinq ans insistent. Elles viennent chaque semaine, parlent du Roi et de Dieu.

Elles évoquent la pitié qui est au royaume de France. Jeanne songe : partir... Quitter sa mère et son village, ses vaches et ses amies, le jardin en fleurs et la fraîche colline, se mettre à la tête des soldats, répandre le sang... Est-ce vraiment la volonté de Dieu !...

Et soudain elle songe au Roi. Le Roi, jeune personnage de cœur... Jeanne jamais ne pense au Roi sans avoir pitié de lui. « Pourquoi pleures-tu, Jeanne ? — Parce que j'aime le Roi ! » Le Roi... Les Saintes ordonnent : Aime ton Roi ! Elle est couchée dans son lit lorrain, et maintenant elle imagine le Roi dans une ville fidèle... C'est un jeune homme charmant et fol, vêtu de soie et chaussé de biche. Il est malheureux sous le beau ciel de la Touraine, et ses yeux brillent de désespoir et d'amour. La jeune fille se laisse toute prendre à son rêve. L'image sentimentale déclenche

en elle des vagues étranges. Elle aime le Roi. Sa chair tressaille dans les profondeurs... Partir ?... « C'est une question de cœur ! » Le Roi maintenant lui sourit avec trente-deux dents d'or. Il penche sur la couche sa jeune poitrine de France... Il est beau !... Et Jeanne bouleversée crie :

« — Partir ! partir !... Oui... »

CHAPITRE V

A L'AVENTURE !

Jeanne monte à cheval. C'est un cheval bai-brun, de race picarde, long et le nez en feu. Il coûte 12 francs, et il hennit tout joyeux d'avoines. Il porte un coquelicot dans chaque oreille et une pucelle sur le dos.

Derrière Jeanne s'aligne son escorte, les six copains qui vont l'accompagner à Chinon. Il y a là le chevalier Jean de Metz, l'écuyer Bertrand de Poulangy, Jean de Vienne, héraut du roi, l'archer Richard, et enfin Jean et Julien, serviteurs du chevalier et de l'écuyer.

Robert de Baudricourt assiste au départ. Voilà l'homme de sens rassis,

l'homme qui conseilla de renvoyer Jeanne à son père « avec de bonnes buffes et de bons torchons ». Un homme de sens rassis est un excellent contrôleur. Mais le sublime lui est étranger, et ce n'est jamais lui qui sauvera le monde. Les œuvres de génie réclament une fillette, un pâtre, un dieu...

Aujourd'hui, Baudricourt est là. Il remet lui-même une épée à Jeanne. Il lui passe la main dans les cheveux, lui casse du sucre sur le nez.

Déjà le soleil se lève, un pâle soleil d'Est, tout militaire, clos comme une forteresse. Les nuages ont l'air de murailles. Les choses ont de rudes attaches, tout est solide et fidèle au sol. Tout Vaucouleurs est là, hommes de labeur, femmes de service, gosses rougeauds et ronds : paysans épais, tout clairs de terre et de destin ! L'horizon est fermé à clef. Les arbres retournent

à leurs racines et les prairies se pelotonnent à leurs coteaux. Il fait dur, et le vent sent les larmes. Sur la route, les cailloux ont une odeur de patrie...

La petite troupe part.

Jeanne dira plus tard : « Eussé-je eu cent pères et cent mères, je serais partie ! »

Elle se tient droite et rose sur son jeune cheval en feu, dans son gentil habit d'homme ; la chronique dit « en gippon, avec des chausses longues liées par des aiguillettes, des éperons et un haubert ».

***

Vers midi, on fait halte. On s'assied dans un champ de betteraves, et on casse la croûte. Poulangy a apporté quelques victuailles, un poulet froid, des œufs, du jambon fumé. Jeanne, dans la nouveauté de ce voyage au grand

air, dans l'impromptu de ce déjeuner champêtre, dans son rôle de jeune chef, est en gaieté. Elle rigole, fait des jeux de mots.

« — Et le pinard ? » dit-elle.

On mange sur le pouce, les genoux pointus, la langue saliveuse, le cœur à l'aise. Tout le firmament au-dessus d'eux est une nappe blanche. On mange *sous* la nappe, avec des rires et de grands coups d'eau. Un peu d'enfantillage ne gâte jamais les choses divines.

*
* *

On remonte à cheval. On repart. Toujours, lorsque sonne le dernier coup de douze heures, une légère tristesse envahit l'atmosphère et le cœur, parce que déjà le jour commence à descendre. Mais la petite troupe chevauche dans le contentement de la conscience et de l'es-

tomac. Il suffit d'une bonne digestion pour rajeunir le firmament. On va, par les chemins détournés, les sentiers de traverse. On évite les villes, les villages. On avance, le long des bois et des ruisseaux, en devisant, et les chevaux pleins d'herbe et de liberté caracolent sous un grand ciel.

Bientôt, on atteint l'Ornain. C'est une rivière étroite mais assez profonde, eau dormante, racines. Les chevaux, manquant d'espace, y nagent mal. Il faut passer à gué, à pied. On descend de cheval. Jean et Julien, les serviteurs, emmènent les bêtes en amont, cherchant un endroit plus propice. Jeanne ôte son haubert, dénoue ses aiguillettes, remonte ses chausses de peur de les mouiller. Elle entre à l'eau, pieds et jambes nus, frileuse et riante. Elle blague : « Pfff ! Cette eau est froide comme une Anglaise ! » A côté d'elle, Jean de Metz

et Poulangy la soutiennent par les bras. La jeune fille, chatouillée, devient vite petite fille. Elle pousse des cris d'agneau mortel, montre ses dents aux poissons. De menus poissons doux comme des lunes jouent à ses pieds, lui lèchent la rotule et les talons, vouent leurs écailles aux orteils. Peu à peu, l'eau devient plus profonde. Jeanne relève encore ses chausses. Diable ! Elle montre ses jambes... Maintenant, sa pudeur s'alarme. Elle s'arrête au milieu du courant. Metz et Poulangy, gaillards, l'entraînent en plaisantant. Jeanne, gentiment : « Fermez les yeux ! Je ne veux pas qu'on me regarde ! » Je pense que ni le chevalier ni l'écuyer... On atteint le milieu du lit. A ce mot de lit, Jeanne se trouble davantage. Ce grand corps de saine paysanne est rouge comme une cerise. Elle crie maintenant : « Laissez-moi ! Laissez-moi ! » Les nerfs en-

trent en branle. Elle essaye de retourner en arrière, s'empêtre dans la peur. L'eau lui chatouille la peau, lui met du froid au cœur, lui ôte tout son sang-froid. Elle se débat dans l'égarement, tandis que les deux hommes la poussent. Et soudain elle perd pied, elle songe aux anges. Un merle chante dans un vergne... Le vergne chante dans le vent... Le vent chante dans le ciel... Le ciel chante avec les anges... On se hâte vers l'autre rive. Le niveau baisse. Jeanne laisse retomber ses chausses jusqu'aux genoux. Elle s'apaise. On aborde. Elle s'enfuit derrière un buisson, se rajuste. Puis, à ses deux compagnons :

« — Vous n'avez rien vu ? »

***

De nouveau, on chevauche dans les labours, dans les luzernes. Le roulis des

chevaux imprime au cœur des mouvements d'allégresse. Les sabots des bêtes sonnent, et les hommes puisent dans ce rythme une étrange sécurité. Rien n'apaise l'âme humaine comme une sorte de balancement, une cadence un peu monotone. Le calme est fait d'oubli, et la joie participe du néant.

Le soir vient. La troupe est lasse. Le firmament, au moment de disparaître, s'enfouit dans la poitrine des hommes. Maintenant, on va en silence. On longe un taillis d'épines, on suit un chemin à charrettes. Les chevaux hennissent à tour de rôle, et leurs hennissements sont coupés de grillons et de chouettes. La nuit arrive à marches forcées. Bientôt, le terrain devient plus sec, plus rocailleux, et soudain les chevaux, à grands coups de sabots, font jaillir tout un ciel d'étoiles...

Il va falloir s'arrêter, dormir. Toutes

les âmes s'émeuvent. C'est la première fois que ces hommes vont s'étendre dans l'immensité, coucher avec la nature nue. La nuit, la nature est une grande bête à poil...

On choisit un bois de hêtres. On s'arrête. On attache les chevaux aux arbres. Le vent court de branche en branche, avec sa grande voix végétale. Les serviteurs allument un feu de ramilles. La flamme monte, jetant de vastes taches sur la robe des chevaux.

On fait cuire des œufs dans la cendre. On mange. Mais l'appétit est maigre. L'obscurité se fait de plus en plus lourde. Un peu d'angoisse se glisse dans les coins. La fatigue peut-être ! Un vague regret aussi, le regret de la maison chaude, de l'horizon intime. Poulangy, par bravade, siffle. Richard jette des branchages dans le feu. Les chevaux font un décor d'encolures.

Pour la première fois, Jeanne se sent seule, seule avec six hommes. Elle songe qu'elle va dormir à côté de six hommes. Elle se découvre de la honte, de l'effroi. Déjà, Julien rassemble des tas de feuilles, prépare de sèches couchettes. Jean de Vienne s'étend dans un fouillis de couvertures.

Jeanne hésite, pleine de trouble. Elle éprouve le besoin de délais, de silence. Elle dit :

« — Couchez-vous et dormez, mes amis. Je vais faire ma prière. »

Elle s'éloigne du cercle, s'agenouille aux pieds d'un hêtre, à l'écart. Les mains jointes devant l'arbre, les yeux joints devant Dieu, elle prie. Elle prie, et soudain sa prière éclate en larmes, son cœur éclate en étoiles. Entre les branches, à la clarté de la lune, Domrémy apparaît. Les maisons viennent à elle sous la conduite du clocher. Sa

mère est là qui trait les vaches, et le chien Job aboie de plaisir. Ses frères sont à table. La soupe aux choux fume comme une belle prière. Une fourchette d'étain tombe sur le sol, et le chat jaune miaule de bon cœur. La chambre de Jeanne s'ouvre. Le petit lit apparaît, vide. Et soudain, Jeanne se sent prise d'une lassitude générale. Elle éprouve le besoin absolu, la nécessité universelle de s'étendre dans ce lit, d'y dormir un tranquille sommeil. A cet instant, toutes les missions de la terre, toutes les œuvres de ce monde lui paraissent vaines, d'une vanité totale. Rien ne compte à ses yeux qu'un peu de sommeil. Nuit divine du jardin des Olives, quelle terrible humanité tu témoignes ! J'imagine qu'à l'heure de la mort, l'homme ainsi se sent soulevé par la formidable attraction du sommeil, du sommeil éternel...

*
* *

Jeanne pleure maintenant devant le hêtre solitaire. Domrémy a disparu avec ses vaches et ses Vosges. Le vent froid gronde là-haut comme un chien dans le troupeau des étoiles. Jeanne pleure, et ses larmes attendrissent enfin ses yeux arides, apaisent son imagination. Elle prie, et sainte Catherine, sainte Marguerite descendent des hauteurs, posent leurs quatre mains sur son front, lui parlent à voix d'or dans l'accalmie de la nature. « Je vous salue, Marie, pleine de grâce... »

*
* *

L'âme calme dans la nuit heureuse, Jeanne rejoint lentement le bivouac. Elle entend ses copains rire dans l'om-

bre. Et la voix humaine, dans cette solitude, lui va au cœur.

Elle s'approche. Les six hommes sont accroupis en rond, autour d'un nid d'oiseau. Pendant qu'elle priait, ils ont découvert le nid dans un buisson. Ces froids Lorrains ont l'âme assez ingénue pour goûter ce qu'il y a de grandiose petitesse dans un nid. Un brin de gaminerie sied aux rudes âmes. Ils ont ravi le nid en rigolant, et ils sont là, en train de gober tranquillement les œufs.

Dans le petit vase de crin, les coquilles blanchâtres luisent au clair de lune.

D'un seul coup, Jeanne surgit formidable. La colère en elle éclate en crête de coq. Dans sa riche chair de paysanne, le sang a des révoltes magnifiques. Toutes ses veines s'emplissent de pourpre. Elle gueule :

« — Sacrés voyous, est-ce ainsi que

vous traitez les oiseaux de Dieu ! Je vous ferai couper les oreilles, et je vous pendrai aux sapins du ciel. Vous êtes de mauvais garçons, et je ne vous aime pas ! »

Les six hommes baissent l'oreille sous la lune, penauds et la conscience sale. Ils restent immobiles, tout rapetissés par la peur.

Ils ont l'air si misérables que Jeanne déjà a pitié d'eux. Elle éclate soudain de rire, leur saute au cou, les embrasse un à un à grand bruit...

Elle s'étend toute harnachée sur le sol. Elle refuse d'enlever la moindre pièce de son équipement. Metz et Poulangy, à demi-dévêtus, et enroulés dans des couvertures, se couchent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Elle gît, petite fille pubère, entre les deux hommes d'armes... (Ah ! vil lecteur de 1925, pas un sourire, au moins, entends-

tu, je ne permets pas !... « Sed ipsa puella jacebat juxta eum testem, suo gippono et caligis vaginatis induta »). Il fait froid. Le ciel est clair et tout ruisselant d'étoiles. Jeanne, étendue sur le dos, les mains jointes, attend le sommeil. Mais un pudique malaise la tient outre mesure éveillée. Elle sent à ses côtés les deux chastes hommes, et sa pensée surveille les régions de la chair. Elle contemple le firmament où les commandements de Dieu s'inscrivent avec des mots d'astres. Elle attend le sommeil de ses deux compagnons, avant de s'endormir elle-même. Elle songe au gentil Dauphin qui règne dans une belle ville de la Loire. Elle songe...

Soudain, au-dessus d'elle, perché sur le hêtre, un rossignol se met à chanter. Car les commandements de Dieu s'inscrivent aussi dans les plumes des rossignols. Chant peu à peu tourmenté et

accru dans l'ombre où six hommes s'endorment. La modulation monte vers les planètes, descend vers Jeanne, s'enfle et se propage en tous sens dans cette terre de France, dans ce cœur de France. De sorte que peu à peu l'oiseau physique se perd dans les espaces des rêves, et que maintenant c'est la France qui chante...

Jeanne écoute avec toutes ses moelles. Autour d'elle, les hommes sont ensommeillés. Ils ronflent sonores et pleins d'ombre. Et Jeanne écoute la mélodie du rossignol, le ronflement des hommes..

... Ti, ti, ti... tirerirarirari...

Bercée par un rossignol de France, gardée par six hommes de France, Jeanne dort...

CHAPITRE VI

LA TOURAINE

Le 5 mars, la petite troupe arriva en Touraine.

La Touraine ! Les collines devenaient plus longues et plus molles, l'air plus léger à la fois et plus frais, partout une sensation de force tranquille et de plénitude en fleur, moins de froment et plus de poires, des jardins et de belles filles, des fourrages aussi, des légumes et du lin, des saulaies, des parcs et des châteaux, des vignes naturellement, pays agréable et charnu, fin et solide, spirituel certes, mais l'esprit bien assis sur les bases de la nature, le pays de Rabelais, quoi ! (et de Descartes), de

Mademoiselle de la Vallière (et de Balzac), et à travers tout cela, un grand fleuve indolent et brusque, délicat et terrible, un fleuve de sables et de grandes eaux, eh ! la Loire !

Ici, on était en pays ami ; le vrai cœur de la France. On voyageait maintenant à découvert. On passait la nuit dans les auberges.

Ce soir-là, on fit halte à Fierbois. Jeanne apprit avec une vive joie que le village avait pour patronne sainte Catherine. Elle vit un présage dans ce fait que son premier pas en terre de France l'avait conduite à Catherine. Elle en était resplendissante, et elle en sentait son appétit accru. Durant le repas, elle riait à large gorge, chahutant les couverts et raillant ses copains. Une espèce de grosse joie emplissait tout son corps. Peut-être s'y mêlait-il aussi le contentement instinctif d'être

sortie saine et sauve d'un voyage difficile ? Mais surtout, c'était le plaisir de voir les vents favorables, le plaisir profond de se sentir en accord avec les forces obscures, avec la Divinité. Toute la nuit, elle dormit à larges coups, dans le grand lit du bonheur.

Le lendemain matin, elle entendit trois messes à l'autel de Sainte-Catherine, et elle y communia. Que les esprits maigres sourient ici de toutes leurs dents. Moi, je crois qu'il y a dans la communion un vaste principe de vie. L'homme n'est pas une entité indépendante, mais une parcelle de l'Univers. S'unir à la nature et à la Divinité, c'est accroître le sens de l'homme jusqu'aux limites de l'absolu. Se fondre et s'incorporer dans l'Univers, c'est devenir soi-même l'Univers.

Après la messe, Jeanne dicta une lettre au Dauphin, pour lui annoncer

sa mission, sa venue, et pour lui demander audience. En attendant, on s'installa à Fierbois.

L'équipe lorraine était logée dans une vaste hôtellerie, à l'entrée du village. On mangeait à table d'hôte, dans la salle commune. C'était une grande pièce basse, à dalles de pierre, à poutres de bois, le tout peint au colza. Un jour jaunâtre entrait à pas lents par une rangée de baies assez incolores. Le soir, on allumait une douzaine de chandelles qu'on plantait dans des culs de bouteilles. Les murs se fleurissaient d'odeurs de mouton roussi et de souvenirs de lard rance. L'air gras se respirait à pleine gorge comme une nourriture. Tout était solide, carré, costaud et logique. Au milieu, la grande table de cœur de chêne, avec ses couverts d'étain posés à même le bois nu.

Une vingtaine de personnages étaient

attablés, des marchands de drap au visage chafouin, des soldats à la face rouge, quelques gens d'Eglise et quelques fermiers des fermes. Jeanne épatait l'assistance par ses gros propos de fraîche paysanne de Dieu. Elle ne parlait que de couper les Anglais en quatre, de faire des processions à Sainte-Catherine, de délivrer Orléans en vingt-quatre heures, de conduire illico le Dauphin à Reims. Elle parlait de ces choses assez difficiles avec un grand ton naturel, tout en mangeant à pleines mâchoires et buvant de grands coups d'un petit vin blanc de pays singulièrement gaillard.

Bien communier, bien manger et bien boire, bien vivre et bien penser, n'est-ce pas accomplir le destin de l'homme et faire la volonté de Dieu !

L'après-midi, Jeanne parcourait le village, causant avec les paysans et les

soldats, entrant dans les maisons pour bercer les bébés, trinquant avec les rouliers, réconfortant le peuple et glorifiant Dieu. Elle passait de longues heures à l'église, devant la petite statue noiraude de sainte Catherine. Elle en aimait les vitraux romans, représentant en jaune et rouge des scènes de la vie animale, les murailles peinturlurées par quelque moinillon à jeun, les autels tout blancs de linges en fleurs. Derrière le maître-autel, elle remarqua particulièrement le tombeau d'un chevalier, taillé dans une pierre rose comme le grès des Vosges.

Parfois aussi, elle montait à cheval, et faisait de larges galopades à travers champs. Elle se livrait toute à sa bête, la tête nue et avalant l'air et le soleil à la course, chantant et riant dans l'ivresse du galop, tous ses sens offerts à l'espace, toute sa peau ouverte à la

nature. Elle se fondait dans la riche Matière et dans l'universel Mouvement, cellule de vie dans la grande Vie, féconde molécule du Monde !

*
* *

Cependant, deux jours passèrent sans nouvelles de Chinon.

Le Dauphin était hésitant. Prince débile, faible, sans imagination et sans foi, tout occupé de filles et de jeu, assez cagot et assez pleutre, doutant de tout et jusque de sa mère, en proie à ses conseillers, à sa cour !

La Cour était divisée. Jeanne avait pour elle les deux reines, avec le parti de Lorraine. Mais le Conseil, plutôt de tendances bretonnes, craignait une mauvaise aventure. Peut-être cette fille n'était qu'une sorcière, capable de com-

promettre la cause royale avec Satan. Peut-être n'était-elle qu'une aventurière hardie, cherchant fortune. Déjà, d'autres simili-pucelles avaient paru, toutes taillées sur le même modèle, fortes de constitution et venant de la part de Dieu. On se rappelait Marie d'Avignon, prophétisant à grands gestes devant Charles VI, Pierronne la Bretonne illuminée par ses grands yeux de cierges, Catherine de la Rochelle et son escouade de femmes de Gascogne.

Cependant, il y avait un moyen sûr de vérifier le satanisme de Jeanne. Il était admis au Moyen Age que la virginité formait talisman contre le Démon, que le Diable n'avait aucune prise, aucun pouvoir sur une pucelle.

Si Jeanne était pucelle, l'hypothèse de sorcellerie tombait.

On décida donc, pour gagner du temps, d'envoyer une Commission

examiner la jeune fille. Le 8 mars, trois grandes dames de la Cour, Yolande d'Anjou, reine de Sicile, mère de la jeune reine, Jeanne de Preuilly, dame de Gaucourt, et Jeanne de Mortemer, dame de Trèves, se rendirent à Fierbois. La visite sanitaire eut lieu dans la chambre de Jeanne, au premier étage de l'hôtellerie. Ces dames y apportèrent tous leurs soins. La dame de Gaucourt, qui était myope, s'était munie de lunettes d'écaille. Il fallait s'assurer *de visu* non seulement de l'intégrité, mais du sexe même de Jeanne d'Arc. Car certains avaient craint d'avoir affaire à un homme. L'opération fut entièrement concluante. Il fallut rendre hommage à la vérité. « Johanna fuit visitata, bina vice, si esset vir vel mulier, corrupta vel virgo ». — « On trouva que c'estait une vraye et entière pucelle, sans corrupcion ni violence ». De tout

quoi, on dressa authentique procès-verbal.

Il était désormais difficile d'éconduire Jeanne. D'ailleurs la curiosité, la brillante curiosité s'en mêlait. L'élément féminin se répandait en commérages, en mystères. De plus, le peuple commençait à s'émouvoir. De grands seigneurs se déclaraient pour Jeanne. L'habile reine Yolande, flairant une belle combinaison politique, manœuvrait en faveur de la Pucelle.

Le duc d'Alençon, accouru de Saint-Florent où il chassait aux cailles, déclara tout rouge qu'il devait à Jeanne une chasse miraculeuse. Il avait tué quarante-huit cailles en une heure.

Le bâtard d'Orléans, ayant eu vent de ce secours, envoya des messagers pour réclamer Jeanne d'Arc.

Le Dauphin se décida enfin à la voir. L'entrevue fut fixée au 10 mars.

***

C'était le soir, au palais du Grand-Gandin, à Chinon. Une vaste salle rectangulaire, à colonnes de pierre nue, mi-corps de garde, mi-cloître. Style élémentaire à base d'utilité et de solidité. Des dépouilles de chevreuils et de sangliers appendues aux grands murs nus de chaux, à côté de tapisseries à la main et de tableaux de Fouquet le Jeune. Eclairage aux bougies et aux torches. Les bougies brûlaient dans des lustres pendus aux poutres du plafond, des bougies peinturlurées de bleu et de rouge, ou bien modelées au pouce par les pages. Cinquante torches flambaient çà et là, enfoncées dans des pots de bronze vert, éclatantes et fumantes, et dégageant à perdre haleine des senteurs d'encens et des crépitements de caoutchouc.

La salle était comble. Toute la cour était là, au grand complet. Les hommes, debout, le petit chaperon de velours sur l'oreille, le gros pourpoint court sur la hanche, la cuisse nette de lignes, le long soulier de cérémonie au bout des orteils, allaient et venaient deux par deux, quatre par quatre, devisant à voix basse ou bien zieutant quelque dame de cœur. Les femmes se tenaient assises dans des fauteuils de cuir fauve extraordinairement bas, la poitrine moulée dans l'étroit corsage à bretelles, les bras nus jusqu'à l'aisselle, le menton rebondi et les seins charnus, et la tête couverte du long hennin pointu ou carré. Autour d'elles, se pressaient des essaims de jeunes garçons frais, pages et pagels. Ils se tenaient accroupis autour de leurs maîtresses, assez beaux et mélancoliques, la tête et les bras nus, vêtus de chausses vertes et de pourpoints

roses. Ils jouaient à la *Maguelette*, ou bien chantaient de petits airs ingénus avec leurs fraîches bouches d'anges. D'autres éventaient leurs dames ou leur tressaient les cheveux. D'autres encore, porteurs de mouchoirs, mouchaient leurs maîtresses à pleine main, leur coupaient les ongles au canif d'or, leur badigeonnaient le visage de pommades.

Tout ce monde babillait, joyeux, pittoresque et barbare, tandis que les torches jetaient sur l'assemblée mouvante leurs grandes taches de résine et de comète.

On se montrait, dans un coin, au milieu d'un groupe de courtisans, le Dauphin déguisé en simple chevalier, afin de dépister la Pucelle.

Jeanne entra, le pas sûr, l'œil vif, l'allure franche, et tout de suite elle fit sur l'assistance une abondante im-

pression. Une sorte de magnétisme charnu émanait de toute sa personne. Elle avait alors dix-huit ans, et était dans tout l'éclat de sa fraîche jeunesse. Grande et robuste, le port noble, la physionomie des anges ivres, une large bouche sensuelle en travers de ses joues sanguines, le nez épais des mères de l'Ancien Testament, un grand tas de cheveux rouges sur la tête, le cou d'une tour et le menton d'une enfant, c'était en vérité une fort belle fille. Un brin de malice au coin des lèvres, des boutons de santé sur sa peau de costaude. Deux cuisses monumentales supportaient la pleine harmonie de son corps. Ses amples épaules semblaient faites pour soutenir le royaume de France. Ah ! Jeanne, toi qu'un esprit assez vil jadis traita d'hystérique, voici que j'apprends que tu es la femme aux vastes mamelles. « Et aliquando vidit ejus mammas quæ pulchræ

erant » (Duc d'Alençon.) — « Elle estait bien compassée de membres et forte » *(Chronique de la Pucelle)* — « Laquelle estait grande et moult belle » *(Miroir des femmes vertueuses)*. D'Aulon, dans sa déposition, dit « qu'elle estait jeune fille, belle et bien formée. De plus, il a oy dire à plusieurs femmes, qui ladicte pucelle ont veue par plusieurs fois nue, et sceu de ses secretz, que oncques n'avait eu la secrecte maladie des femmes ». Boulainvilliers stylise un peu : « Haec puella competentis est elegantiæ ; paucum loquitur ; vocem mulieris ad instar habet gracilem ; hilarem gerit vultum ; inaudibilis laboris ». D'ailleurs, tous les chroniqueurs, tous les historiens (sauf l'anglais Grafton qui dit avec une mauvaise humeur fort piquante : « Elle était si laide qu'elle n'eut pas grand mal à rester pucelle »), tous, depuis M. Lebrun

de Charmettes jusqu'à M. Guido Goerres et Philippus Bergam *(De claris mulieribus)* s'accordent à en faire une beauté accomplie.

Elle s'avançait avec assurance vers le Roi, comme une force de la nature. Elle regardait en face ce prince pour qui son cœur battit tant de battements. Toute souriante, elle s'agenouilla devant lui :

« — Gentil Dauphin ! » commença-t-elle.

Mais le Roi, faisant les gros yeux, de se gausser :

« — Il y a erreur, belle enfant ! Je ne suis pas le Roi. Le voilà là-bas ! »

Alors Jeanne, avec une douce malice :

« — Sans blague ! Je ne sais ni A ni B. Mais on ne leurre pas Dieu ! »

Et avec force elle poursuivit :

« — Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne la Pucelle, et te mande le Roi des Cieux

par moi, que tu recevras ton sacre et ta couronne dans la ville de Reims ! »

Puis, elle ôta son anneau de fer, don de sainte Catherine, et elle le passa vivement au doigt du Dauphin.

Charles pâlit, comme un violon jaune. Il reconnaissait l'anneau qu'il avait égaré à Bourges dans le lit d'Agnès Sorel. Il regarda la Pucelle avec ses longs yeux caves de prince sans emploi. Il lui saisit brusquement les mains, l'entraîna à l'écart dans un coin de la salle.

Et Jeanne lui murmurait à l'oreille :

« — Non, non, au nom de Dieu, tu n'es pas un bâtard ! »

CHAPITRE VII

A COUPS DE TRIQUE

Charles VII était faible, mais crédule. Tout défaut, en certaines circonstances, peut devenir pure qualité. La crédulité de Charles VII a permis Jeanne d'Arc. Avec un Louis XI, la face du monde aurait été changée.

Charles VII crut en Jeanne d'Arc (d'une façon un peu superstitieuse, j'en conviens ; mais quoi ! l'essentiel, c'est le fait).

Dès les premiers jours d'avril, le roi donna des ordres pour préparer une belle expédition militaire. Les meilleurs capitaines, le duc d'Alençon lui-même, furent chargés de rassembler à Blois les vivres et les hommes d'armes. Cette

armée serait placée sous le commandement de la Pucelle.

Jeanne elle-même se préparait à la guerre. Et d'abord, il lui fallait un équipement, une armure. « Pour la sûreté de son corps, ledit seigneur roy feist faire à ladicte pucelle harnois tout propre pour sondit corps. » (D'Aulon.)

Le duc d'Alençon lui fit présent d'un cheval ; un grand cheval noir de race normande, tout caparaçonné d'acier blanc. L'armure de Jeanne était elle-même toute blanche, avec des parements d'argent. La première fois qu'elle se vit ainsi armée de pied en cap dans son vêtement de métal, à cheval sur un beau coursier de feu tout fringant et tout piaffant, la petite paysanne lorraine, accoutumée à chevaucher en jupons des rosses, des grisons ou des vaches, ne put s'empêcher de verser quatre larmes de joie. Elle se sentait

toute puissance et toute jubilation. La santé de son corps éclatait par toutes les fentes de l'armure. Une large exaltation physique agrandissait les lignes et le sens de son être. Le plaisir, le grand plaisir élémentaire jaillissait de son âme, par tous les pores de sa chair. Elle tendait au vent de France sa poitrine de fraîche fille militaire toute gonflée de seins de fer et de mamelles éloquentes. Elle se palpait sur toutes les coutures avec la naïveté des endimanchements , et ses gantelets, et ses tassettes, et ses cuissards, retentissants dans le tendre ciel de la Touraine, communiquaient à sa peau, à son cœur tous les éclats de la gloire et tous les enchantements de la force.

Elle se fit faire un étendard par Heuves Polnoir, peintre ; (mais pourquoi donc aujourd'hui les peintres français ne sont-ils pas chargés d'exécuter

les emblèmes militaires ?) L'épée ? Jeanne désirait une épée légendaire, une épée un peu là. Sur le conseil de sainte Catherine, elle fit chercher l'épée du chevalier dont elle avait vu le tombeau dans l'église de Fierbois. On la lui apporta, fort rouillée.

« — Je la dérouillerai bien dans le ventre des Anglais ! » dit-elle.

Il lui fallait enfin constituer sa maison militaire. Un jour, se promenant par la campagne, elle rencontra un extraordinaire moine prêcheur. Deux yeux luisaient aigus dans un maigre visage de mystique en feu. Sa longue barbe noire avait l'odeur de la poudre. Ses minces mains avaient l'air de nerfs. Tout son corps respirait la divine folie.

Jeanne l'apostropha hardiment :

« — Eh ! beau moine, tu me plais. Veux-tu être mon chapelain ? »

Il se nomma. Il s'appelait Jean Pas-

querel. Il suivit la Pucelle, content, en lissant sa belle barbe à poux.

Voici d'ailleurs la composition de la maison militaire de Jeanne d'Arc :

Hommes d'armes : JEAN DE METZ et POULANGY.
Écuyer : JEAN D'AULON.
Pages : LOUIS et RAYMOND DE CONTES.
Chapelain : JEAN PASQUEREL.

***

Prête, Jeanne se rendit à Blois. La ville n'était que tumulte et rumeur. Un vaste désordre y régnait, un tohu-bohu d'approvisionnements et d'armes, une ruche à soldats et à blés. Tous les capitaines renommés étaient là : les deux maréchaux de Rais et de Sainte-Sévère, l'amiral Louis de Culant, Ambroise de Loré, La Hire. Regnault de Chartres, archevêque de Reims et chancelier de France, organisait l'expédition.

C'était une drôle d'armée que l'armée de Charles VII. Un bizarre assemblage de brigands et de filles. Ces soldats de métier, recrutés au hasard, servant tour à tour la France, la Bourgogne, l'Angleterre, ne vivant guère que de pillage, ne connaissaient ni discipline ni religion. D'ailleurs, toute cette époque est foncièrement dépravée, (avec pourtant une certaine puissance dans la dépravation). Ce n'est pas du vice (d'une façon générale) mais plutôt une licence universelle, l'ouverture à deux battants de toutes les portes du plaisir. Dispersion générale de forces, écoulement des principes. On peut appeler cette période : Le Temps des Bâtards. Au premier rang, voici Dunois, le bâtard d'Orléans, titre de gloire. Le bâtard Jean Ier fonde une dynastie nouvelle au Portugal. Le bâtard Transtamare s'empare de la Castille. Le comte de

Clèves (rien de commun avec la Princesse) a soixante-trois bâtards, pas un de moins. Philippe le Bon, le fondateur de l'Ordre de la Toison d'or (ou Toison de la Femme), a vingt-sept femmes et seize bâtards. Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, se fait servir la messe le dimanche, au maître-autel, par ses trente-six jeunes bâtards vêtus en enfants de chœur.

Ce fut le premier soin de Jeanne de purifier l'armée française. Une mission divine appelait nécessairement des moyens purs, une armée pure.

En arrivant au camp de Blois, Jeanne croise La Hire.

La Hire ! Quel type rigolo, ce La Hire ! Subtil gascon et gros brigand. Un Ulysse en vrac. Avec cela, cette naïveté d'âme qui est la poésie du Moyen-Age. Il avait coutume de dire : « Si Dieu se faisait homme d'armes, il

serait pillard ! » D'ailleurs, il traitait Dieu d'égal à égal. La chronique dit : « La Hire fit sa prière à Dieu, en disant en son gascon : Sire Dieu, je te prie de faire pour La Hire ce que La Hire ferait pour toi, si tu étais La Hire et si La Hire était Dieu. »

Le soudard, une pinte de convoitise sur sa dure face, jette un grand coup d'œil de proie sur l'enfant :

« — Mille dieux ! la belle enfant ! » gueule-t-il.

Jeanne s'avance, le regarde dans le blanc des yeux :

« — La Hire, La Hire, la Pucelle te défend de jurer — sous peine de l'Enfer ! »

Au nom de la Pucelle, l'homme, saisi d'une étrange paralysie, baisse sa folle tête. Une crainte magique s'empare de son âme barbare.

Mais Jeanne, souriant de son air

penaud, et lui passant la main dans les cheveux :

« — Allons, La Hire, ne pleure pas ! Je veux bien t'accorder un tout petit jurement. Désormais, tu jureras : *Par ton bâton !* »

Elle poursuit son chemin. Horreur ! Le camp tout entier n'est qu'un lieu de débauches, un mauvais lieu. Çà et là, des groupes de soldats débraillés, leurs casaquins découvrant leurs poitrines poilues, avalent de grands verres de vin rouge. D'autres, à l'écart, caressent sans vergogne leurs ribaudes demi-nues. Sur des planches ou à même le sol, on joue aux dés avec des yeux épouvantables. Des tas d'ivrognes vautrés dans l'herbe et les crachats chantent avec leurs gueules fausses des refrains abominables. On entr'aperçoit dans les tentes, parmi des flaques de soleil, de larges peaux de femmes tripotées par des

mains de cochons. De vieilles putains sans dents font cuire la soupe en plein air, souillant de leurs rires en parchemin l'atmosphère de la Touraine. Des fillettes en fichus, le poing sur la hanche et le sourire assassin, se baladent à travers le camp, offrant leurs gorges à l'encan. Et de jeunes garçons trop beaux, des garçons faits sur le modèle des anges, vouent en public aux gémonies les organes de l'erreur. Partout, ce ne sont que chants gaulois, gestes grecs, Sodome et Gomorrhe. Apostrophes grasses et quolibets puants se croisent et s'entrechoquent dans l'air avec un bruit de chairs. On trousse des poules sur l'herbe à larges mains, et les gloussements canailles du plaisir s'amoncellent au-dessus des œuvres de joie en nuages ensorcelants. Des éclats de voix percent le ciel comme des épées. Cris de peau, grognements organiques, soulagements

de la matière empuantissent et colorent la nature. Le désordre de l'âme lâche toutes les écluses du corps. Les ventres rebondis et débondés répandent ça et là avec un bruit de tambours pêle-mêle les issues des vessies et les arrière-produits de l'estomac. Le relâchement universel des morales et des muscles sphincters provoque à travers le camp une sarabande de monticules violets et des traînées d'eaux jaunâtres. Une épouvantable odeur de boustifailles, de biles et de goguenots zèbre et soulève le firmament depuis le haut jusques en bas. La salauderie générale, faite de cuisses, de vomissements, de vins, et de merdes, a pris possession de l'armée française.

Jeanne s'élance à grands pas à travers cette pourriture. Elle ramasse une trique, et elle tape à grands coups de toutes parts. Elle va, terrible et pure,

dans une colère formidable, brandissant son gourdin et gueulant de tout son ventre. Elle va, à tort et à travers, renversant sur son passage les tables de jeu et les gamelles de vin, tirant l'oreille aux blasphémateurs, rouant de coups les ivrognes et les salaces, soulevant les tentes et souffletant les petits garçons. Elle court en tous sens, du nord au sud, de l'est à l'ouest, en zig-zags, frappant sans arrêt et sans réplique. Une sainte ardeur anime ses biceps. La flamme des prophètes, la blancheur des vierges cravachent son sang dans ses veines. Elle répand autour d'elle la terreur et le vide. C'est une fuite nue de soudards et de garçonnes. L'orgie rentre sous terre comme un démon, les dés disparaissent, l'alcool se change en eau. Les hommes remettent leurs jurements au fourreau, rajustent leurs braguettes et leurs âmes. Chacun se range, regagne

sa place et sa discipline. Le ciel lave le camp à grand azur. Et Jeanne, la trique au poing, poursuit les dernières filles rouges, les épaules nues et les cheveux sur le dos, là-bas, jusqu'au fond de l'horizon...

CHAPITRE VIII

ORLÉANS

De cette épaisse bande de brigands en chaleur, Jeanne fit une armée de saints. Dans ce tas de chair, elle introduisit la morale et Dieu.

On installa au centre du camp une chapelle portative, en bois et fil de fer. Devant la chapelle, Jeanne fit planter une grande bannière de soie blanche, représentant en rouge Jésus-Christ sur la Croix. Deux fois par jour, à l'Angélus de midi et à l'Angélus du soir, la cloche appelait la soldatesque à la prière. Evêques, prêtres et moines étaient réunis autour de la bannière, chantant des hymnes en l'honneur de la

Vierge. Puis Jeanne, montant sur une tribune de tambours, faisait une causerie. Cet auditoire de soldats barbares, pleins de crimes et de naïveté, était éminemment sensible aux arguments passionnés. Ils se convertissaient en foule. Le soir, la pâle lumière du firmament, le trouble des espaces nocturnes ajoutaient à la scène quelque chose de frais, de lointain et de vierge. Toute la Touraine, traversée de brises, de fleurs, d'attendrissements végétaux et fluviaux, contribuait à amollir le cœur de ces belles bêtes ! Ils écoutaient le sermon, étonnés de leur nombre et de leur gravité, immobiles sous le souffle de l'éloquence et du vent. Puis ils se confessaient par milliers autour de la bannière, en grandes ombres monastiques. Ah ! ces confessions des vieux soudards ! Que d'aveux formidables, que de crimes diaprés à l'ombre de leurs ro-

bustes corps ! Et comme leurs poitrines charnues ruisselaient de pillages, de viols, de vices et d'égorgements !

Le 27 avril, à l'aube, aux cris de : Orléans ! Orléans ! l'armée entière s'ébranla. Cet amas d'hommes d'armes luisants de chair fraîche et d'armures allait, le long de la Loire, rive gauche, côté du cœur.

Le ciel s'était fait beau, tout endimanché de soleil et de nuages de couleur. Une folle tendresse était répandue dans l'atmosphère. Des douceurs de terre et d'azur envahissaient les chevaux et les visages des hommes, les plaques de fer et les plans de l'espace, les grosses arbalètes à cordes et les décors du firmament. Au bord du fleuve de France, la divinité s'unissait à la barbarie avec une joyeuse force d'épousailles. En tête, marchait une escouade de moines noirs, les pieds nus sur le sable, le froc sur les

reins et la tonsure au ciel. Ils portaient à pleins bras la grande bannière de Jeanne. Puis venait le corps des chevaliers de fer, Jeanne au premier rang, tout piqué d'oriflammes, de casques à plumes et de longs éperons. Puis, le commun des gens d'armes, bardés de boucliers et écaillés de mailles. Enfin, les archers, les bagages, les cuisines, un vaste attirail magnifique et tordu, un chaos de métal et de cuir. Les moines à pleine gorge chantaient le *Veni Creator*, et toute l'armée reprenait le refrain en chœur. Des chapelets énormes pendaient au poitrail des chevaux. Les croix se mêlaient aux épées, et les crosses des abbés fraternisaient avec les arbres. Çà et là, un archer ajustant son arc, une pétarade d'animal, un capitaine pissant dans la Loire ajoutent au tableau le petit détail incongru que chérissent les amateurs d'estampes. Et véritable-

ment le spectacle de cette armée de Dieu, bardée de fer, en marche dans ce joli matin d'avril, gaillards trapus et poilus en diable, gamins énormes, saints à l'envers, sanglantes musculatures prises au piège de la Femme, le spectacle de ces Grandes Compagnies s'avançant dans le bruit des prières et des digestions le long du fleuve le plus charmant du monde, en ordre et dans un magnifique appareil tout bourré de menus traits réalistes, procession d'âmes fraîches dans la poussière humaine et la riche odeur des pieds suants, le spectacle de ces soldats barbouillés d'enfantillage et de grandiose s'en allant à travers les vignes crues, les champs de blés et de luzernes, les carrés de salades et de choux, en chantant à pleine gueule des cantiques latins sous le beau ciel gaulois de la Touraine, ce spectacle est bien fait pour donner une

image épatante de l'accouplement de la Foi et de la Force !

***

Le 29 avril, vers les 10 heures du matin, on arriva en vue d'Orléans.

Orléans, Orléans, te voici, centre de mon livre, objectif de Dieu, nom-titre ! Te voici, citadelle d'herbe et de fer, comblée par la nature et par l'Histoire. Tu brilles avec tes marchands de draps et tes chers vinaigres et tes tonnelleries odorantes et tes orfèvres gras au premier rang des cités de l'Illustration. Dans tes syllabes pleines d'oxygène et d'énergie je reconnais ta puissance physique et les essors de ton orgueil nourri de viandes et de fruits. Quelque chose de fier et de frais, comme un mélange d'eau de Loire et de canons et de cœurs me monte avec contentement à la gorge

au seul prononcé de ton nom, Orléans, Orléans verte assise dans ta plaine à pêches et à blés, Orléans des sièges debout sur le chemin de la mer, Orléans de la Loire, des Ballades et de Jeanne d'Arc !

***

Dunois, gouverneur d'Orléans, était venu au-devant de la Pucelle. La rencontre eut lieu au large des Augustins !

« — Est-ce vous le Bâtard d'Orléans ? » dit Jeanne.

Et après les présentations d'usage et les formules de courtoisie :

« — En nom Dieu, je vous apporte le meilleur secours qu'ait jamais reçu aucune cité, aucun capitaine ! »

« — Oui, il y a, je crois, dix mille hommes... »

« — Il y a moi ! » dit Jeanne.

On louvoya jusqu'au soir, cherchant

à tromper la surveillance des Anglais. Au crépuscule, on traversa la Loire sur des barques. Et bientôt, l'armée entrait dans Orléans.

Une émotion indescriptible régnait dans la ville. Une vague d'espoir et de folie submergeait choses et gens. Dix mille torches éclairaient les rues. Des bourgeois d'élite, en chaperons, faisaient la haie. Seigneurs et menu peuple, clercs et capitaines se bousculaient sur les places publiques. Un vacarme sacré montait de la populace en ébullition, un vacarme fait de bravos et de hurlements, de rigolades de filles et de hoquets de chevaux. Des chiens allègres aboyaient aux cantonades. Des femmes en sabots s'épanouissaient sur le pas de leurs portes. Sur les toits pointus, sur les pignons, sur les tourelles étaient juchés des adolescents des deux sexes, lançant à pleines mains leurs applau-

dissements dans la ville. Aux fenêtres des maisons, des jeunes filles en coiffes de lin, les joues écarlates de plaisir, souriaient de toutes leurs dents en effeuillant sur le cortège des roses, des œillets et des pois de senteur. Les moines sortaient par bandes des couvents, se signant à grands gestes au fond de leurs barbes. Des gamins aux jambes de fil, la culotte en déconfiture et un sucre d'orge sur l'oreille, galopaient au-devant de Jeanne d'Arc, hurlant à la joie et portant des lanternes de suif. Les plus ivres soldats brisaient leurs épées et en jetaient les tronçons au hasard. Le délire avait l'air de tomber de la lune par larges flaques jaunes. La frénésie envahissait les arbres des squares et les monuments publics. Toute la foule pleurait par saccades, et dans les instants de silence, on entendait le ruissellement des larmes dans les

ruisseaux, le ruissellement des étoiles dans le ciel.

Jeanne avançait lentement, armée de toutes pièces, montée sur son gros cheval noir équarri à grands coups à la Michel-Ange ; la tête nue et les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc. Elle souriait au peuple. A sa gauche se tenait Dunois, « armé et monté moult richement ». La populace la contemplait à larges prunelles « comme se ils veissent Dieu ». Des femmes portant leurs bébés sur les bras venaient lui présenter leurs progénitures. D'autres s'agenouillaient aux pieds de son cheval, baisant ses jambes et ses éperons. La foule de la voir « ne se pouvait saouler ! » Des malades venaient toucher son armure, ivres de santé. Des jeunes gens lui embrassaient les cuisses à pleine bouche. Des vieillards collectionneurs, à la dérobée, arrachaient les crins du cheval.

Les gosses lui jetaient des cerises et des confettis. Des ribambelles de fillettes et de pigeons voltigeaient autour d'elle. Des bambins hardiment sautaient en croupe, lui enlaçant la poitrine et les bras. Des notables se juchaient sur les bornes pour lui toucher les hanches. Des grappes de mômes et de fleurs s'accrochaient aux flancs du cheval. L'âme de cette foule montait à l'assaut de cette fille. Les cloches sonnaient tout leur airain. Les trompettes sonnaient tout leur cuivre.

Tout Orléans n'était qu'une folle femme, pendue au cou de Jeanne d'Arc...

CHAPITRE IX

ALLEZ-VOUS-EN !

Jeanne est un grand capitaine. Mais c'est aussi une femme, une véritable femme. Et c'est une fille de Dieu. Au nom de Dieu et de la Femme, elle déteste la guerre (en principe).

Avant de répandre le sang, elle tente toutes les chances de paix.

Dès son arrivée à Orléans, elle écrit aux Anglais la fameuse lettre : ALLEZ-VOUS-EN :

Jésus, Marie,

Roi d'Angleterre, et vous duc de Bethfort, Guillaume de La Poule, comte de Suffort, William Glacidas, Jean, sire de Talbot, et vous Thomas, sire

d'Escalles, archers, compagnons de guerre gentils, et autres, ALÉZ-VOUS-EN, DE PAR DIEU, EN VOS PAYS. *Rendez à la Pucelle les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Sinon, il vous en cuira! Je suis chef de guerre, et en quelque lieu que j'atteigne vos gens en France, combat à mort! Je suis venue ici de par Dieu, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France.*

Écrit le mardi de la Semaine Sainte.

LA PUCELLE.

Ah ! le grand ton ! et comme il vous dilate le crâne, la poitrine et les reins ! Quelle allégresse dans la menace, quelle santé dans la belle fureur ! Et comme il sent fort, ce mélange de pichenettes et de sanguinaires interpellations ! C'est bien là la Jeanne d'Arc qui me plaît jusqu'à l'apostrophe ! La Pucelle qui éclate dans mon cœur ! Ah ! Jeanne, Jeanne, comme tu es toute à moi ! Tu es bien l'incarnation de mon rêve, le personnage essentiel de mon drame, et si par chance tu n'avais pas existé,

certes je me fusse donné les gants de t'engendrer de toutes pièces !

***

Il convient d'ailleurs de noter que Jeanne est une excellente épistolière. Elle écrivait volontiers, au Roi d'Angleterre, au duc de Bourgogne, aux capitaines ennemis, aux gouverneurs des villes. La rusée fille, en psychologue naturelle, savait le prix de l'intimidation !

Les Anglais accueillirent ce message avec un mélange de dépit et de rigolade. Ils le trouvaient biscornu, anormal, mais ils y discernaient cette assurance qui toujours trouble. Le ton de la lettre, ce ton du « charbonnier maître chez soi », agaçait ces éternels vainqueurs. Ils s'esclaffèrent.

Avant d'attaquer, Jeanne voulut réunir toutes ses ressources, toutes ses troupes. On attendait des renforts de Blois. Elle comptait beaucoup sur l'enthousiasme, mais elle ne dédaignait pas les moyens pratiques, les forces matérielles. Toujours la formule de Michelet, celle qui explique le mieux Jeanne du point de vue positiviste : « Le bon sens dans l'exaltation ». (Il manque à cette formule excellente l'obscure part de Dieu).

En attendant, Jeanne inspectait les positions ennemies. Elle se baladait à cheval, seule, autour des bastilles anglaises. Mais cette promeneuse ouvrait l'œil, et le bon. Cette sainte Nitouche étudiait tout simplement la meilleure façon de donner l'assaut. Chez Jeanne, l'improvisation repose sur un large fond de connaissance.

Un jour, comme elle examinait les

Tournelles, elle interpella William Glacidas, commandant de la bastille :

« — Bonjour, monsieur Glacidas ! Un bon conseil ! n'obligez pas la Pucelle à vous détruire ! En nom Dieu, foutez donc le camp ! »

Le capitaine, outré, répliqua avec la moue anglaise :

« — Va donc garder tes vaches, hé ! sacrée fille ! »

Jeanne fut sensible à ces injures de corps de garde. La femme de guerre, dans un éblouissement, se revit fillette dans les prairies des Vosges. En Jeanne, la femme est toujours là. Elle rougit, baissa le front, et rentra dans Orléans en pleurant à chaudes larmes.

***

Jeanne soignait aussi le moral. Elle parcourait volontiers la ville, parlant

au peuple une langue alerte et vive, pleine de saillies et de verdeurs. Elle arrêtait les bourgeoises dans la rue, faisait un brin de causette. Les enfants la suivaient par bandes. Elle leur jetait des bonbons anglais et des crottes de chocolat.

Elle se rendait au marché, marchandant les légumes, les fruits. Elle se préoccupait de la vie chère, source de grognements et de pessimisme. Un jour, voyant les cours monter dans la fièvre, elle réquisitionna tous les stocks, les fit immédiatement distribuer gratis à la foule : elle se tailla un beau succès auprès des ménagères !

Le 2 mai, elle fit placarder sur les murs de la ville cette proclamation :

Gentils Orléanais,

J'ai reçu de Dieu le mandat de délivrer Orléans Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout !

La Pucelle.

*
* *

Cependant, les renforts arrivaient. Les préparatifs étaient terminés. C'est l'heure où la langue rentre au fourreau, où l'épée en sort.

Le 4 mai, Jeanne attaqua la bastille Saint-Loup. C'était sa première bataille. Dès le début, elle vit tomber près d'elle un de ses compagnons, la poitrine démolie par un boulet. La vue du sang affola Jeanne. Le sang, cette fraîche chose rouge, éveilla en elle toutes les pitiés de la femme, tous les bouleversements de la chair. Elle descendit de cheval, se pencha sur le soldat. Ses yeux se remplirent de larmes. « Ha ! ha ! criait-elle, jamais je ne vis sang de Français sans que mes cheveux se dressassent ! »

Avant la nuit, la bastille Saint-Loup

était prise, ses défenseurs massacrés, ses décombres en flammes.

Le 6 mai, on emporta d'assaut les Augustins. Le soir, debout sur les murailles de la bastille, Jeanne se prit à contempler longuement les Tournelles, le seul ouvrage anglais restant au sud de la Loire. Elle rêvait, immobile. Mais tout à coup s'animant, elle s'écria :

« — Par mon bâton, demain, demain je prendrai cette place ! »

Le lendemain matin, elle communia. Puis, elle déjeuna royalement. La carte comportait une aile de pigeon, des petits pois verts au sucre, fromage de Brie, vin blanc d'Anjou. L'estomac et l'âme bien garnis, elle monta à cheval.

Au dernier instant, on apporta une alose fraîchement pêchée. Jeanne la soupesa de la main, vérifia les ouïes. Puis :

« — Gardez-la pour ce soir ! dit-elle

en riant ; je vous amènerai un petit « *Godden* » qui en mangera bien un bout ! »

Elle partit, traversa la Loire en compagnie de La Hire. Les troupes avaient défilé toute la nuit. Elles étaient déjà à pied d'œuvre devant les Tournelles.

Jeanne apostropha son page :

« — Sanglant garçon, tu vas me faire arriver en retard ! »

L'assaut commença. Il faisait doux sur Orléans comme sur un sein de femme. Une brise verte, chargée de cerises, de cloches et d'eau, parcourait le ciel à petits pas comme une petite fille. L'air sentait la rose, la Loire et Ronsard.

Jeanne, l'épée à la main, gueulait des commandements : « Au nom de Dieu, hardi les gosses ! » Elle exhortait la soldatesque, à coups de langues, à coups de bâtons. « Quant aucun de

ses gens mesprenait, elle frappait dessus de son baston grans coups » *(Journal du Bourgeois de Paris)*. Sa chevelure se dressait dans le ciel parmi les échelles brandies. Sa large bouche charnue éclatait en cris de sang dans le tohu-bohu de l'assaut de fer. La belle paysanne française fleurissait toute rouge dans la bataille.

Cependant, les Gascons de La Hire faisaient irruption dans les boulevards. Les Anglais reculaient pied à pied vers le fort central. Le corps-à-corps s'engagea. Jeanne, au premier rang, tapait à tour de bras sur l'ennemi. « Des coups qu'elle donnait tous les mettait à mort ; quand un homme d'armes sur son heaulme frappoit, une paulme dedans l'enfourroit. » *(Chronique de Lorraine)*. Ses grands yeux noirs, ivres de poudre et de joie, jetaient des flammes sur l'adversaire. Son corps dégageait une puis-

sance magnétique. A travers sa cuirasse fendue l'un de ses seins apparaissait, tendre comme la Touraine, fascinateur comme un canon. Ce sein, comme un serpent, hypnotisait l'armée anglaise. A cet instant, superbe d'énergie, de vie et de mort, Jeanne était tout entière un bloc de radium incendiant hommes et villes.

La garnison anglaise s'enferma dans le fort. Là, il fallait donner l'escalade. Sans attendre fascines ou herses, Jeanne sauta dans le fossé, une échelle à la main. Les soldats bouleversés par son exemple sautaient autour d'elle à l'envi. Dans cette atmosphère de victoire et de sensualité, il n'y avait plus de limites à l'audace. Ces hommes conduits par cette femme eussent assiégé les nuages.

Jeanne de sa main dressait la première échelle contre le rempart... Sou-

dain, un mol cri sanglant... elle tombe... Une flèche tremble dans son sein nu, ce sein qui épouvante l'Angleterre. On l'emporta hors du champ de bataille. Le sang coulait sur sa cuirasse, sur sa poitrine. Elle en sentait sur sa peau le contact tiède, fade et fort... comme une chaude fleur rouge. Elle pleurait.

On l'avait étendue sur l'herbe. Des médicastres s'employaient à panser la blessure. On y appliqua un cataplasme d'huile d'olives et de lard : « oleum olivarum cum lardo ». La jeune fille, cependant, ne perdait pas de vue les Tournelles. Elle voit les Français, épuisés par dix heures de combat, consternés par la blessure de la Pucelle, hésiter, virevolter, reculer... Jeanne se dresse. Elle bouscule la Chirurgie, vole à ses soldats :

« — En nom Dieu, leur crie-t-elle, vous entrerez brief dedans. Reposez-

vous un peu, beuvez et mangez ! »

Archers, chevaliers, tous s'assirent au hasard. C'était la trêve du ventre. On ôta les casques, on ouvrit des boîtes de singe. Les pages apportaient de grandes miches de pain, des bouteilles de vin. On bouffait de bon appétit. L'air sentait la salive et la rondelle de saucisson. Et les petits oiseaux venaient se poser sur les hommes d'armes, en quête de miettes, picorants et chantants...

De leur côté, les Anglais cassaient la croûte sur leurs créneaux. Et par badinage, ils jetaient en riant aux Français de larges tranches de beefsteak.

Un dernier coup de vin et l'assaut reprend.

Jeanne s'élance, son étendard au poing. Les assaillants autour d'elle bondissent comme des balles de caoutchouc. A ce moment, un pigeon vole au-dessus

de Jeanne. Elle l'aperçoit, et désignant le présage aux troupes, elle s'écrie :

« — Entrez, enfants, tout est vôtre ! »

En un clin d'œil, mille échelles se dressent contre le rempart. De toutes parts, des hommes escaladent la bastille, à la queue leu-leu. Les murs comme par enchantement se fleurissent de soldats grimpeurs. Cela tient de la féerie, de la gymnastique et de la prestidigitation. Une ardeur lyrique soulève l'armée au-dessus du sol. A la courte échelle, à force d'ongles, de dents et de pieds, tous montent, tous s'exhaussent. « Et oncques on ne veit grouée d'oisillons eux parquer sur ung buisson, comme chacun monta contre le boulevard. »

Devant ce spectacle, le peuple d'Orléans, qui de l'autre rive suivait des yeux le combat, n'y tint plus. La foule s'élança sur le pont dans un enthou-

$L = 7^8$
$W = 5$
$D = 1$

Bottom

$7^8 \times 5 - 1$

$1 \times 5 - 2$

$1 \times 7^{11} - 1$

Top

$7^{12} \times 5^2 - 1$

$1^2 \times 5^2 - 2$

$1^2 \times 7^{15} - 2$

Paper in

$7^6 \times 4^{14}$

$7^{12} \times 5$

Paper out

$7^7 \times 4^{15}$

$7^{11} \times 5^1$

siasme terrible. Hommes, femmes, enfants, sanglotants de joie, bondissants d'allégresse, déferlaient devant les Tournelles. Une mer de peuple accourait à la rescousse. Tout Orléans comme un seul homme venait chasser les Anglais.

Déjà les Tournelles sont prises. Des flammes de plaisir naissent parmi les murs. Une épouvantable odeur de poudre fait chavirer les hommes et le ciel. Çà et là des soudards de poil et de fer, les pieds dans des mares de sang, égorgent à grands coups les derniers Anglais.

Glacidas, cherchant à fuir, se noie sous les yeux de Jeanne. La Pucelle, le regardant boire, lui crie en blaguant : « Ah ! ah ! Glacidas, toi qui me traitas de putain ! (tu me vocasti putain). A la tienne ! »

En un tournemain (en trois jours, quoi !) Orléans était délivré.

CHAPITRE X

PETIT PORTRAIT EN GROSSES LIGNES

Toute action vraiment grande comporte une grande part d'inconnu, de divin. Le phénomène n'admet pas d'explication humaine. Le merveilleux rompt la raison.

L'attitude rationaliste est infiniment mesquine devant une Jeanne d'Arc. Les forces de la nature, le génie, le bonheur, l'art, échappent de toutes parts au raisonnement.

Le plan des faits est perpendiculaire au plan des causes.

Il n'y a pas d'assimilation possible entre Jeanne et Napoléon. L'une est du domaine de Dieu, l'autre du do-

maine du Génie. (Et lorsque je dis Dieu, je prie les incroyants de remplacer à leur guise ce mot par un autre : Pan, Etre Suprême, Grand Tout, etc., etc...)

Et cependant, Jeanne d'Arc n'est pas un pur miracle. Cette fleur a des racines. Les apparences raisonnables, rationnelles (je dis apparences) sont jusqu'à un certain point sauvegardées. En Jeanne, les plans divin et humain coïncident.

Jeanne possédait toutes les qualités humaines propres à faire une Jeanne d'Arc. Elle avait le physique de l'emploi.

Et d'abord un grand corps sain. Jeanne est toute santé. Quelle pitié de parler d'hystérie ! C'est une belle paysanne de France, nourrie d'éléments simples, viandes indigènes, légumes frais, bien campée sur ses fortes cuisses, les pieds solides sur la terre. Les sys-

tèmes respiratoire et circulatoire sont intacts. Un peu sanguine peut-être, avec du sang épais dans ses grandes veines, une tranquille chair de franche bête, la peau élastique et profonde. Son corps est un temple antique, sans fioritures, mais établi sur des bases éternelles. Tout chez elle est synthèse, densité et proportion.

Au service de ce large corps, un tempérament de feu. La santé physique est un élément statique. Le tempérament est le principe dynamique. Santé a un sens calme. Tempérament a l'allure révolutionnaire. Chez Jeanne, les deux puissances s'allient et se compénètrent. Elle est impulsive, impétueuse. Si sa chair est toute santé, son âme est toute passion. Elle respire, mange, veut, aime, hait avec emportement. Ne pas confondre avec la nervosité. La nervosité est une exaltation maladive, in-

termittente, accidentelle. C'est un empiètement de l'esprit sur le corps, une rupture d'équilibre. Chez Jeanne le bouillonnement psychique est comparable à la fermentation du moût de vin. Son tempérament, c'est l'alcool.

L'instinct de Jeanne se concilie ici avec les enseignements de l'art militaire moderne. Elle est elle-même la théorie vivante de l'Offensive.

De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace.

Elle disait : « Entrez hardiment parmi les Anglais ! » et elle y entrait elle-même.

Le fondement de l'audace, c'est la jeunesse. C'est drôle comme tous ces gens-là, à cette époque, sont jeunes. La Pucelle a dix-huit ans, Charles VII, vingt-sept ans, Alençon, vingt-deux ans. Le maréchal de Rais a vingt-trois ans. Seule la jeunesse peut sauver le monde.

L'expérience et la vieillesse sont les plus redoutables microbes de l'homme.

Un grain de violence dans cette ardeur, oui, et pourquoi pas ? La vertu est extrémité. Parfois, Jeanne montra une vraie cruauté. Elle était rigide jusqu'à la domination. C'est que Jeanne n'a rien d'un fade cœur. C'est une âme forte, sans sensiblerie, l'épée à la main.

La hardiesse confine à la folie, à la naïveté. Jeanne la hardie est Jeanne la naïve. La naïveté est une arme de grand calibre. De tout temps, dans un monde livré à la combine, à la complication, à l'habileté, la simplicité l'emporte. C'est toujours un geste simple qui dénoue les nœuds gordiens. Le comble de la manœuvre, c'est le coup franc. Jeanne manie la bataille comme Colomb l'œuf. Extrêmement simple ; mais il fallait y penser.

La suprême vertu de Jeanne, c'est

son ignorance. Elle ne connaît pas la courbe, le cercle. Pour Jeanne, le plus court chemin d'un point à un autre, c'est la ligne droite. Elle est infaillible comme un pigeon voyageur. Elle n'use pas de l'intelligence ; elle a mieux : l'instinct ! Jeanne d'Arc est la glorification de l'Instinct. Que MM. les intellectuels en prennent de la graine ! Elle ne connaît rien de rien. Elle ne connaît pas l'art de la guerre, je veux dire le jeu de la guerre, la règle du jeu. Cette ignorance déroute l'adversaire. Ce n'est pas de jeu. Avec Jeanne, ce n'est jamais de jeu. Elle triche par simplicité. Elle emporte de front alors que la règle voulait une marche de flanc. Une ignorance crasse, vous dis-je. Jeanne mériterait d'être mise au pain sec. Elle vainc, elle boute les Anglais hors de France, par erreur. Toutes ses victoires sont irrégulières.

A une belle défaite selon les règles, la naïve enfant préfère une victoire fautive.

Elle entrait dans la bataille avec des yeux neufs, un esprit neuf. Cet atome d'air pur mettait en débandade les microbes du calcul.

La naïveté engendre l'assurance. L'assurance engendre la certitude. Entreprendre avec assurance, c'est avoir toutes les chances du monde de réussir. Jeanne avait la foi. Elle avait foi dans la victoire. Elle croyait à la simplicité, à la normalité de la victoire. La foi, au témoignage de l'Evangile, soulève les montagnes. C'est la plus prodigieuse des forces. Condé, Murat sont sur ce point fils de Jeanne. Vaincre, c'est croire à la victoire.

Chez Jeanne, la naïveté, l'ingénuité ne va pas sans une sorte de malice. Grâce robuste pour le corps, énergie

rusée pour l'esprit. Ses interrogatoires fourmillent de traits charmants, de ripostes finaudes. « Quelle langue parlent vos voix ? » demande avec un fort accent auvergnat Frère Seguin. — « Meilleure que la vôtre ! »

Elle aimait rire. Elle vivait de bonne soupe et de bonne humeur. Les saillies, les jeux de mots lui étaient naturels. Comme tous les êtres foncièrement bons, elle avait dans l'âme une pointe de moquerie.

Enfin, à la base de son caractère, un bon sens trapu, allègre, divin. « Pour les Anglais, la paix qu'il y faut, disait-elle, est qu'ils s'en aillent en leur pays ». C'est un bon sens qui est sens politique. Démêler le naturel d'avec l'artificiel voilà où excelle Jeanne. D'un coup d'œil, elle perce la situation, va droit au noyau. Il ne s'agit pas de sens commun, qui est la prosternation de l'in-

dividu devant le nombre. Le sens commun est convention pure. Le bon sens, c'est l'isolement de la vérité première, de la cellule élémentaire. Le bon sens, c'est la colonne. Avoir du bon sens, c'est interpréter la vie dans le même sens que Dieu. Le bon sens est le fondement de l'esprit, le fondement du monde.

Jeanne a été le premier capitaine moderne. Dès le principe, elle a senti l'importance de l'artillerie, arme alors nouvelle. (D'ailleurs aux yeux du bon sens, tout est nouveau). Elle fit du canon un usage remarquablement ingénieux, avisé, net. C'est un trait qu'elle a de commun avec Napoléon. Ce sont deux artilleurs. « Erat multum experta in præparatione de l'artillerie » (duc d'Alençon).

Jeanne, toute inspiration, ne néglige pas la préparation. Avant de combattre, elle n'a pas oublié de fourbir son épée,

je veux dire de préparer l'armée. C'est un fait essentiel, cette purification de l'armée. Jeanne a donné à ses troupes la discipline. On sait de reste que c'est la principale force des armées. On n'insiste pas assez sur ce rôle de Jeanne. Avant d'être la victorieuse, Jeanne est l'Organisatrice de la Victoire.

Quel rare concours chez Jeanne de toutes les qualités complémentaires ! Quelle rare union des puissances d'en bas et des puissances d'en-haut !

Jeanne d'Arc, c'est l'accord de la terre et du ciel.

CHAPITRE XI

LE ROI DE CŒUR

La délivrance d'Orléans secoua la France comme un coup de tonnerre. Peuple, grands, roi y virent une manifestation merveilleuse, un signe du ciel. Immédiatement, le cœur se remit à battre dans la belle poitrine du pays. Des oiseaux chantaient sur les clochers. L'air était léger, odorant. Eaux et roses ! La délivrance d'Orléans, c'était le printemps !

La cour elle-même, cette cour de politiques nets, froids, secs, s'émut. Les reines étaient en pleurs. L'archevêque de Reims disait des messes, des messes. Les capitaines, Richemont, La

Hire, Xaintrailles, tombaient en enfance à force de joie. Il y a beaucoup d'enfantillage dans le bonheur.

Le Dauphin, ce petit jeune homme indolent, curieux, superstitieux, faiblard en somme, assez moche par surcroît, le Dauphin écarquillait les yeux devant l'événement éblouissant, devant la fille belle de victoire. Il écrivit à la Pucelle, de sa main, une lettre de félicitations.

Jeanne en fut touchée. Déjà, elle s'ennuyait à Orléans. Pour les âmes à sève, l'inaction est un hiver. Elle pensait à Reims. Orléans, c'est l'épée du Roi ; Reims, c'est sa couronne.

Tout en lisant le gentil message, Jeanne en imagination revoyait le Dauphin, un Dauphin lisse, sans tares, sans scories. Elle le revoyait, jeune, mélancolique, les cheveux bouclés, un pli de joli malheur à la lèvre, tout mince et

charmant dans son habit bleu de roi, avec des touffes d'hermine à ses manches et des glands d'or à sa ceinture de velours ; et une sorte de prestige physique sur son pâle front d'enfant de France.

De plus en plus, elle se sentait responsable de cet Enfant. Les Voix, en elle, ne parlaient que de Reims. Elle ne cessait de répéter à ses amis :

« — Le Roi se fait à Reims ! »

Le 15 mai, sans tambour ni trompette, Jeanne partit pour la Cour, qui était à Tours. Il fallait enlever Charles à son entourage, à ses conseillers pusillanimes, aux calculs humains. Il fallait profiter de l'instant propice, de l'ambiance rose, de l'énergie des circonstances. Il fallait, sur le plat ventre des Anglais, bondir à Reims.

A Tours, Jeanne se jeta aux pieds

du Dauphin, murmurant dans sa prosternation :

« — Gentil Dauphin, la Pucelle vous supplie de venir prendre votre sacre à Reims ! »

Le Dauphin, debout de pied en cap, considérait la jeune fille agenouillée à ses jambes. Elle était vêtue d'un costume cramoisi et vert, couleurs de la maison d'Orléans. C'était un cadeau du duc des Ballades ; et le vert, « gai » au début, « brun » après l'assassinat du duc Louis, était depuis Azincourt un « vert perdu ». Elle baissait la tête devant la majesté ; et le Roi, de haut, zieutait la masse orageuse de ses cheveux, sa nuque d'or et de cuivre, le commencement de sa forte colonne vertébrale. Cette fille à ses pieds était belle de cœur et de chair. L'ange des étourdissements était perché sur ses épaules rondes. Toutes les grâces de l'imagina-

tion venaient se fondre dans son âme. Une grande odeur de victoire et de peau émanait de son corps.

Charles, Charles le faible, ému devant cette manifestation d'énergie et de beauté, lui prit les mains en tremblant, et la relevant :

« — Jeanne, Jeanne, relève-toi ! » disait-il.

Puis, lui-même s'agenouilla devant Jeanne, et il baisait longuement ses pieds avec un mélange de superstition et d'amour.

***

Cependant, la Cour hésitait à entreprendre cette difficile expédition de Reims. Les vieux routiers militaires, la peau cuisante de mille désastres, étaient combles d'appréhension. Les habiles craignaient de compromettre

dans de nouveaux combats le prestige d'Orléans ; ils étaient d'avis de s'endormir sur ses lauriers. La politique n'abandonnait naturellement pas ses droits ; si Armagnac murmurait A, Bretagne criait Z. Les ambitions de personnes venaient se superposer aux rivalités de clans. Les femmes, les belles poules à queue de soie, n'auraient pas quitté la Loire pour un empire.

Les conseillers étaient divisés de part en part. Les uns préconisaient une expédition en Normandie. Le duc d'Alençon opinait pour Alençon. Les couards jetaient les yeux en arrière, sur La Charité, sur Meung...

Il n'est pas impossible que plusieurs gros personnages enviassent Jeanne. La jalousie suit toujours le triomphe comme une petite chienne rousse.

Sans répit, Jeanne répétait, sur l'air des lampions :

« — C'est Reims, c'est Reims, c'est Reims qu'il nous faut ! »

Chaque jour, elle rendait visite aux seigneurs, au Roi, prêchant Reims. Elle logeait au Palais. Elle se familiarisait avec cette cour astucieuse, étroite — une vraie cour de petite ville italienne, un trou à puces, un sac à poisons. Les mœurs de ces courtisans, de ces hommes de loi, de ces dames d'honneur l'écœuraient. Elle n'avait pas lu Brantôme, mais Brantôme était sous ses yeux. Toutes les débauches de l'esprit, toutes les dépravations de la chair fleurissaient en terrain mou au bord de la Loire. Pas de haute crapulerie ni de forte passion, mais ce piètre dévergondage des sens, ce cynisme à lèvres minces, cette petite bamboche de crevés et de goujats auxquels je ne pourrai jamais accorder ni caractère ni magnificence.

Le Roi lui-même traînait à la cour

sa maîtresse : Agnès Sorel. Jeanne sentait que cette impureté de la Maison de France pouvait troubler l'œuvre divine. Elle essayait d'établir chez ces mignons les grandes lois du cœur, la santé des sens. Elle fit venir des foules de Carmes, institua des prêches. Mais ce qui avait réussi au camp de Blois avec des soudards, des hommes simples et durs, des ribaudes, échoua avec les petits débauchés de la cour, les hommes de paille, les filles du sang. Ce monde sec n'était pas accessible à l'amour.

Jeanne se retourna vers le Dauphin. Ils passaient des heures ensemble. Il prenait un singulier plaisir à causer avec elle. La confiance de la Pucelle attendrissait ce prince du cœur. De jour en jour, un alanguissement lui venait en présence de cette pure enfant du ciel. Un mélange de respect et de sensualité se partageait son âme. Il se prenait peu

à peu à considérer Jeanne avec tendresse ; et soudain, la peur du sacrilège épouvantait son faible cerveau. Puis, de nouveau, la nonchalance, la sympathie, la douceur s'insinuaient dans ses yeux, dans sa voix. Il avait conscience de la grandeur de cette enfant. Mais son cœur battait. Il devinait, en elle, le mystère de la Pureté. Mais son cœur battait. Il se sentait humble devant Jeanne comme devant Dieu. Mais son cœur battait.

Qui jamais empêcha un cœur de battre ?

Il regardait Jeanne assise devant lui. Le désir dans les yeux, le trouble dans les veines, il parlait, la voix un peu rauque perdue au fond de sa tranchée-artère. Il parlait tout en considérant avec envie la belle fille de la nature, ces joues rouges comme le péché, ces prunelles larges comme le ciel, cette gorge

faite pour les suprêmes lamentations de la chair, tout ce corps éminemment apte aux grandes fonctions de l'Amour !

***

Un jour, seul à seule, Jeanne parlait d'Agnès Sorel avec le Roi.

« — Gentil Dauphin, Dieu ne vous aime pas ! »

« — Et pourquoi, Jeanne ? »

« — Parce que vous aimez la fille du Mal. Il faut choisir : la Sorel ou Dieu ! »

Charles était plein de trouble. Il n'osait avouer, il n'osait s'avouer qu'Agnès lui était aujourd'hui mille fois plus indifférente que Jeanne. Dans sa corruption, le jeune prince gardait le sentiment du divin. Non, il ne s'agit

pas ici d'amour entre un homme et une femme. Ce qui agite le cœur de Charles, c'est un entraînement un peu charnel vers une créature inaccessible, un élan assez terrestre vers une enfant du ciel. Les impulsions de cette sorte participent de la mystique. A son insu, Charles est amoureux d'une sainte.

Il se leva, s'assit aux pieds de Jeanne. Il sentait dans toutes ses fibres des décharges électriques, les coups d'épingle du sang. Il regardait Jeanne tendrement. Il lui prit les mains, se mit à lui caresser les poignets.

« — Jeanne, Jeanne, disait-il, tu ne sais pas ce que tu demandes. Les anges sont impitoyables et absolus. Mais Dieu est tout pitié. Dieu a dit : « La chair est faible. » Jésus connaît le cœur de l'homme. Jeanne, laisse Agnès tranquille. Elle m'aime. »

Il caressait les poignets de Jeanne,

lentement. Sa voix était tendre, mélancolique, avec par intervalles des notes plus aiguës. Ses yeux luisaient profondément dans les cavités du cerveau. Son maigre nez de Valois se bandait comme un arc. Parfois, des silences terribles. Il caressait les mains, les poignets...

Et, pour la première fois, Jeanne sentait un trouble mystérieux la gagner. Une sensation nouvelle prenait possession de sa chair étonnée. Une gaieté inconnue fleurissait ses yeux.

« Le voilà donc, songeait-elle, en regardant Charles, le voilà donc ce prince auquel je rêvais dans mon berceau, ce prince qui se promena dans toute mon enfance à pas de velours, ce prince pour qui je cueillais des mirabelles doubles et à qui je dédiais mes cheveux et mes peines du soir, le voilà ce prince qui fit l'objet de ma vie, le

voilà qui me tient les mains avec une redoutable puissance... »

Alors, dans cette atmosphère de sortilège, dans cette invasion de doux malaises et de fades langueurs, Charles, dans une sorte d'inconscience formidable, et comme poussé par des lois fatales, Charles d'un geste brusque porta ses mains sur les seins de Jeanne...

... Ces seins étaient deux ressorts. D'un coup, Jeanne se dressa, démolissant le rêve à grands pans, surgissant fraîche et nette hors de l'envoûtement. Elle recouvrait soudain lucidité, bon sens, pureté. Ce choc au sein l'avait rendue à la conscience, à la vérité. Elle se frottait les yeux, secouait ses manches. La sûre pucelle dominait, désormais, le péché. Elle recula. Elle jeta un regard sur Charles, inerte. Sans un mot, elle sortit...

CHAPITRE XII

LA TENTATION

Le roi de France aime Jeanne d'Arc !

L'instant est solennel ! A ce moment, si Jeanne est le moins du monde coquette, intrigante, elle devient reine. Adieu Reims ! Vivent l'Amour et les Anglais !

Coquette, intrigante, comme ces mots sont petits, sont plats devant Jeanne d'Arc ! L'enfant, en quittant le roi, s'est enfuie dans sa chambre. Elle tombe sur sa descente de lit. La tête dans ses manches, les yeux obscurs, les oreilles sonores, elle gît comme un colis. Du sable roule dans son crâne avec un bruit de mer. La dispersion de son âme

ne s'arrête qu'aux quatre murs. Elle a peur. Elle sent derrière elle la poursuite d'un cœur à cheval. Des embûches, des pièges de toutes parts. Des galops de rois dans les veines ! L'Amour ! L'Amour !

Peu à peu cependant elle s'apaise. Le calme dans son corps se répand comme une tache d'huile. Elle rouvre les yeux. Elle joint les mains. Elle prie. « Mon Dieu, je vous aime comme un morceau de viande, comme une mirabelle d'août... » Elle prie, et maintenant un pays ondulé, une terre verte se déroule devant sa vue. Debout contre la forêt, Domrémy ouvre ses fenêtres d'enfants, ses porches de vaches. Une odeur de lait monte des étables chaudes, flatte les narines, se fond dans le ciel. Domrémy, Domrémy, comme en cet instant le petit cœur troublé de Jeanne bat pour toi ! Comme Jeanne t'aime, te désire,

t'appelle ! Elle se sent une envie folle de respirer l'air des Vosges, de tourner le rouet de sapin, de croquer des mirabelles. Retourner à Domrémy, fuir à Domrémy, ah ! ah ! ah !

Tout à coup, elle se lève. Sa décision est prise. Ses muscles sont nets, rigides, courts. Elle va filer, en douce. Arrière, Amour ! Elle va revoir son chien Job, écheniller le tilleul du jardin, planter des carottes, embrasser sa mère ! De grandes régions vertes abondent dans ses yeux.

Elle ouvre la porte. Elle interroge le Palais. Un instant, elle reste là, immobile. Son cœur grince comme un gond rouillé. Elle est grave, tragique, avec une pointe de guet. Là-bas, une servante transporte un fricandeau de chevreuil. Sous la voûte, une chauve-souris tournoie, pâle et noire. Jeanne est immobile. C'est l'instant psycholo-

gique de l'hésitation, du doute. Ici, le moindre fait va prendre les proportions de signe, de sort. Le moindre atome de hasard va faire pencher la balance.

Jeanne songe. Sa mission, la France, Dieu ? Comme les Saintes la laissent en carafe ! Personne sur le mur n'inscrit le devoir, le commandement. Elle est bien seule, là, seule au seuil de la porte !...

Et soudain, elle fond en larmes. Fondre est le mot propre. Elle pleure par toute sa peau, violemment, intarissablement. Elle a refermé la porte, est rentrée dans sa chambre. Elle pleure à torrents, dans une sorte d'abondance joyeuse, avec des sanglots, des hoquets, des tressaillements. Elle s'essuie les yeux. Elle se mouche. C'est fini. C'en est fait. Le bûcher l'emporte sur la prairie ; Rouen, sur Domrémy...

*
* *

Elle restait. Mais elle voulut quitter la cour sans délai. Pendant qu'on poursuivait les préparatifs pour l'expédition de Reims, elle résolut d'aller délivrer les places de la Loire.

Elle entraîna à Romorantin La Hire, le maréchal de Rais. On réunit là une petite armée, une bande de soudards triés sur le volet. Le 11 juin, on entra en campagne.

On se dirigea vers Jargeau. En ce moment, Jeanne est toute ardeur. La défaillance nerveuse a fait place à une acuité, à une énergie, à une passion incomparables. « Avez-vous de bons éperons ? » dit-elle à ses gens. C'est une période de folie, une période de casse. Elle vole à l'ennemi. « Fussent-ils pendus aux nues, nous les aurons ! »

profère-t-elle. A Jargeau, elle s'élance vers les remparts. Elle crie à Suffolk, gouverneur de la ville : « Rendez-vous ; sinon, il vous mescherra ! » Elle gueule : « Sonnez, trompilles ! Gentil duc, à l'assaut ! » — « Amis, amis, sus, sus ! » Jargeau est pris, Suffolk prisonnier ; 400 Anglais égorgés.

Le 15 juin, on attaqua Meung. Mais les Anglais, effrayés, adoptaient une nouvelle tactique. Ils abandonnèrent la place sans combat, s'enfoncèrent dans les plaines de la Beauce. Une armée est invisible dans un champ de blé.

A Beaugency, même tactique. La garnison anglaise se débina à la brune. Tout ce monde se défilait, glissait entre les doigts comme anguilles, se perdait dans les vastes céréales.

Successivement, l'ennemi abandonna Janville, Patay. Plus un Anglais dans les villes ! Ils se fourraient dans la

Beauce comme rats dans un trou. Désormais, ils devenaient insaisissables. Cette guerre tournait au cache-cache.

Jeanne était déçue, agacée. Ses nerfs, depuis dix jours tendus à se rompre, se relâchaient. L'action, cette sorte d'alibi, manqua à son cœur. La période d'exaltation faisait place à une période d'abattement. Tout à coup, en elle toutes les énergies tombèrent. Elle devint la proie de l'été.

Cette chaude Touraine de juin a des souffles d'une langueur, d'un enchantement incomparables. La terre est une usine à parfums. Sous les baisers d'une lumière dense, subtile, profonde, les champs entrent dans une tendre fermentation. Une longue brise chargée d'eau et de fleurs caresse, imprègne les hommes et les choses, les coteaux, les arbres et les tourterelles. Sans cesse, des taillis, des vignes, jaillissent des

cris de vie, des signes de joie. L'air est doux, frais, enveloppant comme une robe de femme. Les nuages se balancent comme les gondoles de plaisir à Venise. Les peupliers aux feuilles écrues supportent mollement le ciel. Tout contribue au spectacle du contentement de la Terre.

L'armée, alanguie, chevauchait dans les froments à frou-frous. Les chevaux las laissaient pendre leurs queues sur les espaliers à pêches. Les hommes se gorgeaient de fruits, et cela ne laissait pas d'entraîner quelques relâchements intestinaux.

Jeanne sentait son âme se fondre, sa chair se fondre dans l'air. Jeanne, fille de la terre, est toujours éminemment sensible aux forces, aux grâces de la nature.

Vers midi, on fait halte. Jeanne s'assied à l'ombre d'un arbre. Elle enlève

son armure. Elle respire faiblement, dans un sifflement de la gorge. Sa poitrine est accablée de soleil, ses seins sont lourds et gras.

Près de Jeanne, est étendu Gilles de Rais. Il dort déjà comme un grand enfant blanc et dépoitraillé ; et Jeanne comme en songe considère sa poitrine plate et dure, cette poitrine de jeune homme éclatant, provocante à force d'impassibilité, cette poitrine nette, vide, impétrissable et imprescriptible, cette poitrine droite, qui rompt sous le désir mais ne plie pas, qu'on a envie de défoncer comme un secret, de casser comme une assiette, cette rigide poitrine d'homme où l'on palpe à travers la peau sèche les muscles, les nerfs, les côtes, le cœur !

Quel joli garçon, à cette époque, ce Barbe-Bleue ! Il dort la bouche entr'ouverte vers le ciel, attendant quel-

que colombe mystique. Son jeune visage rose, ses joues fraîches paraissent nourris de candeur, d'ambroisie et de viandes de bœuf. Son torse ivre de santé répond aux lois de la composition et de la plénitude. Il est imberbe, tendre, pétri de grâce et de force. De ses longs cils, lisses comme les ouïes des poissons, à ses longs doigts, fins comme les pattes des merles, tout témoigne de son accomplissement, tout respire cet accord d'épaisse substance et de minces attaches où se reconnaît l'être des privilèges. En ce jeune homme ont fait pour un temps alliance les rouges sèves de la terre et les parfums de l'esprit. Il dort, morceau de merveille, assemblement d'atomes de choix, amas d'âme et de chair ; il dort insensible sous le soleil...

Jeanne elle-même maintenant s'endort. Ses cheveux blonds font sur l'herbe

un tas de miel. Son visage dans la lumière est légèrement apoplectique. Sa chair moite repose dans la moiteur de la terre. Elle rêve. Et dans son rêve son corps a des sursauts étranges. Elle rêve que le Dauphin l'embrasse. Elle s'éveille brusquement, violemment. Elle se dresse sur son séant, s'éponge le front. Elle regarde autour d'elle. Les hommes, assommés de chaleur et de sommeil, gisent à grand bruit dans un désordre animal. Le vent des saulaies et des sainfoins dispense à l'armée des tonnes de miel. Des bandes de moustiques rôdent de l'aile dans l'œil des chevaux couchés sur le sable. Jeanne éprouve un picotement dans la région du ventre. Au loin, un clocher se chauffe au soleil comme un lézard blanc. Jeanne songe. Pourquoi rêve-t-elle du Dauphin ? Est-ce qu'elle aime le Dauphin ? L'Amour ? Qu'est-ce que l'Amour ? Elle

se rappelle un à un mille détails. Dès le berceau, elle imaginait un Dauphin bleu, une poupée de Dauphin. A six ans, elle se représentait le Dauphin comme un petit garçon d'or, costumé de fleurs et d'étoiles. Plus tard, c'était un adolescent en pourpoint de velours, mélancolique sous le poids du malheur. Aux veillées du village, lorsqu'on parlait du Dauphin, elle piquait un fard, pleurait dans la cendre. C'est pour le Dauphin qu'elle priait sous les tilleuls ; c'est du Dauphin que lui parlaient Catherine et Marguerite ; c'est pour le Dauphin qu'elle a quitté sa mère ! Ah ! petite Dauphine, quel est donc cet amour qui l'emporta sur l'amour de ta mère ?

Jeanne est troublée, honteuse sous la vaste clarté du ciel. Elle baisse son visage écarlate, ferme les yeux sur ses jambes. Sa poitrine se soulève avec emporte-

ment. Elle se sent lasse et molle. Elle a peur. Elle a peur de son corps.

Elle se lève, saute à cheval. Elle fait battre les tambours, sonner les trompettes. Les soldats s'éveillent en grognant. Rassemblement bourru, fielleux, dans le soleil et l'insomnie. On repart. Bas traînement de cette armée de sommeil et de fer parmi les froments éternels ! On chevauche dans un chaud sortilège, à travers cette longue Beauce sans bosses, avec une sorte d'inconscience physique. L'emprise du soleil est terrible sur ces hommes en proie à la lassitude et à la déception. Pas un Anglais à l'horizon, pas un Anglais pour réveiller dans ces corps assoupis le goût de l'énergie et de la mort. On va mécaniquement, les équipements lâches, les reins mous, parmi ces plaines de sables et de céréales, dans un morne silence. Marches et contre-

marches au fond des solitudes du soleil ! Peu à peu, une sorte de vertige gagne les hommes, une exaspération de nerfs et de cerveaux. Le sang et le ciel pèsent du plomb. Les chevaux s'affolent sous les à-coups des éperons. Les voix se font plus fébriles, les gestes plus abracadabrants. Une sorte de mirage trouble les sens. Une sensation de pièges inquiète l'intelligence. Ruades de bêtes, chocs d'armes, cris de gens, tout concourt à l'agacement de cette armée sans adversaires, à la falsification de cette force sans objet. Jeanne, nerveuse, excitée, chevauche à l'avant-garde. L'œil à l'horizon, les bras lourds de gestes de mort, les dents serrées, elle pique son cheval jusqu'au sang, s'emporte contre des valets ivres. Tout comme un reître, « son serment estoit : Au nom de Dieu ! » dit le registre Delphinal. L'armée chevauche, depuis dix heures.

C'est un de ces moments où les énergies sans issues éclatent, où les digues de la raison se rompent. Vers le soir, Jeanne surprend quelques-uns de ses archers écossais en train de piller une ferme. L'un d'eux met le feu aux meules de paille ; d'autres tordent le cou à des volailles, défoncent des barriques de vin blanc ; Jeanne fait pendre en hâte ces brigands Un lourd besoin de sang est en elle. On repart. Peu à peu, les bêtes d'elles-mêmes prennent le galop. Les hommes de pied courent à toutes jambes De minute en minute le mouvement s'accélère dans une sorte de cinéma. Un fabuleux affolement emporte cette armée ivre de soleil. Et soudain, là, près de Patay, les Anglais !...

Un cri de bête, un cri de mort s'échappe de toutes les poitrines, un rauque cri de soulagement charnel :

« — Ha ! ha ! ha ! ha ! ha ! »

Toute cette cohue en délire dégringole sur les Anglais. Jeanne, au premier rang, frappe d'estoc et de taille, dans une sorte de joie panique, dans un formidable automatisme. Elle massacre des Anglais par douzaines. Elle lave enfin dans le sang clair le trouble énervement de son corps...

CHAPITRE XIII

VA, VA, VA !

Après Patay, la guerre devint un jeu. Quand il a étranglé le chien, le loup à son aise prend possession des brebis et des moindres agneaux.

L'armée du sacre était enfin prête. Jeanne rejoint la Cour, l'entraîne à l'armée. Enfin Charles marche !

Les voix du ciel disent à Jeanne : « Fille de Dieu, va, va, va ! » *(Déposition de Dunois*, p. 11 et 12). Pas de détails. Pas de secrets. Va, va, va ! Qu'est-il besoin de s'empêtrer dans de la stratégie, dans ces combinaisons de salive et d'encre, dans ces calculs mous comme le fromage ? Qu'est-il besoin de plans,

de politique, de conférences? Toujours l'action bouleverse les meilleurs châteaux de cartes. Tous ces savants, tous ces hommes de loi, tous ces penseurs, toutes ces habiles gens, le hasard d'un coup de pied les envoie au diable.

Le génie ne s'embarrasse pas de ficelles.

Jeanne est du côté de Pascal.

La Trémoille, sale type, a beau au dernier moment mettre des bâtons dans les roues, objecter qu'il y a une multitude « de villes fermées, de châteaux et places fortes, bien garnis d'Anglais et de Bourguignons, entre ledit lieu de Gien et Reims », la Pucelle réplique :

« — Je m'en fous ! » (*Cagny*, p. 18).

La Pucelle est un Bayard mâle, actif ; Bayard est une Pucelle femelle, passive. Bayard est l'homme de la défense ; la Pucelle est la femme d'attaque.

Enfin, le 29 juin, l'armée du Sacre

se mit en marche. Le Dauphin était à sa tête, environné des princes du sang, de la grande noblesse, des capitaines : le duc d'Alençon, les comtes de Clermont, de Vendôme, de Laval, de Boulogne, le bâtard d'Orléans, les maréchaux de Rais et de Sainte-Sévère, l'amiral de Culant, les seigneurs de Thouars, de Sully, de la Trémoille, Jamet du Tillay, La Hire, Xaintrailles... Il y avait 12.000 hommes de troupe... et Jeanne d'Arc.

« Fille du Ciel, va, va, va ! » Elle va, et « toutes les forteresses d'un côté et d'autre de sa voie se mettent en son obéissance ». On prend tambour battant Auxerre, Saint-Florentin, Brinon, Saint-Phal. Troyes essaye de résister. Les Troyens, à les entendre, voulaient résister « jusques à la mort inclusivement ». Bah ! le « inclusivement » est de trop. « Avant trois jours, s'écrie

Jeanne, par amour ou par force, nous entrerons dans Troyes ». On place l'artillerie, amoncelle les fascines. Le lendemain, Troyes capitule.

Le 15 juillet, on entre à Châlons-sur-Marne.

Le 16 juillet, on entre à Reims.

Le 17 juillet, couronnement du Roi de France.

***

La cathédrale de Reims flambe de colonnes et d'encens. Le peuple innombrable crie : Noël ! Les trompettes sonnent à toute volée. La musique armagnaque joue la *Marseillaise*. Par les vitraux entr'ouverts, des colombes désinvoltes entrent dans la blancheur, les ailes pleines de soleil et d'amour. Les voûtes de pierre calcaire se fleurissent d'émotion, retentissent d'éclats

de tambours. Un enfant pleure dans la nef, intarissablement, exprimant par ses deux petits yeux les larmes de toute la foule. Les syllabes latines s'accrochent aux gorges et aux arceaux. L'acide carbonique des respirations trouble l'atmosphère et les cœurs. C'est un de ces instants pathétiques où les pierres se soulèvent sur leurs lourdes ailes...

Jeanne, durant toute la cérémonie, se tient au maître-autel, à la gauche du roi, son étendard à la main.

« — Il a été à la peine, dit-elle, c'est bien juste qu'il soit à l'honneur ! »

Soudain, la foule se dresse, sur ses talons, sur ses chaises, à demi-ailée. Elle souffle avec violence, hébétée d'enthousiasme, claquante de mains, frappante de pieds. Et pendant que des milliers d'yeux forment à l'arrière-plan une couronne d'illuminations, l'archevêque de Reims, au milieu du silence,

pose la Couronne royale sur le front de Charles VII.

A ce moment, Jeanne se jeta en pleurs aux genoux du roi, lui baisant les jambes. Mais Charles la releva, et, là, solennellement, à la face du peuple de France, à la cime de l'Histoire de France, le Roi de France embrassa Jeanne d'Arc.

***

Le lendemain, Jeanne s'éveilla à cinq heures du matin. Il faisait déjà clair. Le 18 juillet, le soleil se lève à 4 h. 7. Elle avait mal aux cheveux, mal à l'âme. Les lendemains de gloire ressemblent aux lendemains de noce.

Elle se débarbouilla. Elle avait la nuque douloureuse, lourde, les yeux

violets. Des envies de vomir lui venaient, par à-coups aigres, du fond de l'estomac. Figure à chagrins, à tisanes, à grimaces...

Elle se sentait extraordinairement vide, les mains vides, le ventre vide, le crâne vide ; dans cet état de vacuité absolue, enchantée et pessimiste que l'on éprouve lorsqu'on a fini de lire un beau livre... Toute cessation est triste ; toute fin est infiniment triste.

Elle avait conscience d'une fin, de la fin. Le roi sacré, sa tâche était faite. Le Roi... Elle se rappela son accolade de la veille, sa bouche sur ses joues. L'Amour ! Qu'est-ce que l'Amour ?...

Il lui vint une envie physique d'air pur, de calme, de nature. Le soleil, le soleil microbicide... Toujours en Jeanne la fraîche paysanne de chair, après les grands chocs nerveux, batailles, sacre,

éprouve la nécessité vitale de se retremper à ses sources, dans la Nature. Fille du Ciel, oui, et Fille de la Terre !...

Elle sortit. Elle logeait à l'hôtellerie *du Chat qui Chatte*. A cette heure matinale, la rue était propre, fraîche, déserte. Dans les ruisseaux d'écoulement, l'eau coulait si pure que les pigeons venaient y laver leurs ailes. Un peu de rosée blanchissait les pignons, un peu de ciel bleuissait les porches. A l'ombre de l'Aube, le ciel et la terre s'embrassaient...

Jeanne marchait au milieu de la rue, à égale distance de la droite et de la gauche, en équilibre sur le matin. Elle sortit de Reims. Elle allait maintenant sur la route de craie, dans le vide et dans l'inconscience. Il faisait beau, immuablement beau. Les oiseaux chantaient dans les arbres en se lançant des fientes par jeu. Les courts coteaux cal-

caires, les plaines à marnes se déroulaient comme un cinéma de blés, de vignes, de betteraves. Quelques nuages de sel parcouraient le firmament, clairs et mélodiques. Cette Champagne sèche, âpre et fine était toute ailes, toute rayons. Pétillements de vins et de vents !

Jeanne marchait, et peu à peu cet ensemble de forces légères, d'ardeurs vives l'envahissait de toutes parts, s'insinuant dans ses oreilles, dans sa bouche, pénétrant dans ses poumons, dans sa moelle épinière. Toute la nature s'engouffrait dans sa chair. Elle se sentait la fille des choses, la proie de la matière éternelle. Un rythme issu de l'horizon mouvait ses pieds. A son insu, la puissance physique prenait possession de son corps.

Soudain, sur une borne milliaire, elle lut :

— DOMRÉMY, 120 *kilomètres*.

La route de Domrémy ! Elle marchait sur la route de Domrémy ! Là-bas, là-bas, les Vosges l'attendent, les Vosges l'appellent. Elle tressaillit, rougit. Elle regardait la route. Elle ramassa un peu de poussière dans le creux de sa main, la soupesa, la flaira. Elle dévisageait l'horizon, écarquillant les yeux, essayant de voir le clocher de l'enfance au fond de la perspective.

Et de nouveau, des commandements occultes parviennent à ses jambes. Tous ses muscles sont chaleureux, la plante de ses pieds est insatiable. Ce matin en Jeanne le reflexe est roi. Abandon de l'esprit devant l'envahissement de l'Instinct !

Elle marche, depuis une heure. Reims a disparu derrière elle. Le soleil monte, gonflant sa gorge et ses yeux. Elle va, sans but, sans objet. Elle respire le vent d'est, le ferme vent de la Lorraine...

Appel du pays ! Docilité de la créature !

Sur le talus, broute un troupeau de moutons. Jeanne s'arrête. Des larmes lui viennent aux yeux. Elle caresse une brebis basse, et le contact de la laine lui brûle les mains. Brebis, brebis de Domrémy !... Elle rit avec force, elle se penche, elle baise la brebis en pleine laine...

Elle repart, les jambes fraîches. Plus loin, elle boit un coup d'eau à une source d'herbe. L'eau a le goût de Domrémy. Elle cueille des fleurs champêtres, en fait un bouquet, le plante dans ses cheveux. Elle se livre toute au grand appel de la terre. Ses pieds sont automatiques, ses cuisses fonctionnent nécessairement. Elle marche dans le déhanchement et la facilité, les yeux mi-clos, le sang content. C'est un rêve, une fable, un jeu. Tout est de connivence.

Tout l'entraîne, tout la porte vers Domrémy. Ce matin, la nature entière, d'un mouvement insensible, se rend à Domrémy. La route s'incline vers Domrémy. Les oiseaux chantent sur Domrémy. Les arbres croissent vers Domrémy. Dans le ciel, les nuages volent vers Domrémy. Il semble que tout aille vers Domrémy, qu'à Domrémy tout aboutisse...

Jeanne marche à grands pas. Elle hâte le pas. Cette promenade peu à peu prend les allures d'une course.

Il semble qu'en elle quelque chose *fuie* quelque chose... Il semble qu'en elle l'Instinct *fuie* le Destin.

Ce n'est plus le Ciel, maintenant, c'est la Chair qui commande : Va, va, va !

***

Ah ! cette fuite tragique de la *chair* devant le *feu !*

CHAPITRE XIV

LA BICHE AUX ABOIS

Et montée sur le faîte...

Le faîte, c'est Orléans. Reims, ça a encore quelque altitude.

Après Reims, c'est Compiègne ; après Compiègne, c'est Rouen.

***

Jeanne fut trouvée inanimée, vers midi, sur la route, à 20 kilomètres de Reims. Le Roi, averti de son absence, avait lancé à ses trousses un corps de cavalerie. Elle gisait dans la poussière, frappée d'insolation. Son nez saignait goutte à goutte, alimentant une belle

mare rouge. Trois mouches à bœufs bleues rôdaient sur son visage. Très haut, un corbeau.

On la ranima, la lava, la flatta. On la ramena à Reims, lasse, malade...

Charles se montra fort gentil. Il vint la voir. Mais déjà la Pucelle se reprend. Fini, le mirage ! Elle bouffe des tranches de chevreuil, avale quelques coupes de champagne. Et la voilà à point !

Elle était d'avis de pousser au nord, hardiment, et sans délai. Les villes, de Soissons à Beauvais, ne demandaient qu'à se rendre. Il suffirait de les cueillir. Laon envoya ses clefs au Roi. En avant !

Mais le Roi, déjà, est las. Cette vie militaire ne vaut pas la vie libertine, au bord de la Loire. Chevaucher, prendre des cités, c'est embêtant. Vivent les petits courtisans en velours tendu, les folles fillettes de la Touraine, le doux vin d'Anjou ! Les camps, les

marches dans la marne, les Conseils de guerre, non ! Charles est un roi fait pour la Loire, le Roi de la Loire !

La Cour est digne du Roi. Elle redoute Jeanne. Le salut de la France, *qués aco ?* Ces hommes n'en pincent que pour l'argent. L'argent n'a pas de patrie. La guerre engloutit le Trésor : à bas la guerre ! On intrigue, on complote. On gaspille à Reims le bénéfice moral du Sacre. Les politiques craignent de déplaire au duc de Bourgogne. Les habiles ne croient qu'à la négociation. Les sensuels rêvent de la Loire.

La Trémoille et la Pucelle sont deux vases communiquants. Si le prestige de Jeanne monte, La Trémoille baisse. Alors...

Jeanne voudrait bondir vers le nord. Le Conseil décide de se diriger vers Château-Thierry, droit au Sud, vers Montmirail, vers Provins.

De Provins à Gien-sur-Loire, il y a 100 kilomètres. Un pas, quoi ! Quelle tentation de les franchir ! On se débine ! On rejoint ses pénates ! Cent kilomètres, et l'on est en Loire, les pieds au chaud ! Roi et Cour sont d'accord. Charles essaye de traverser la Seine à Bray. Hélas ! Bray se défend. Charles échoue ! Adieu, Touraine ! Il faut remonter vers le nord, vers la gloire!

Un beau matin, outrée de tant de manigances, Jeanne s'échappe. Elle quitte l'armée avec ses partisans, le duc d'Alençon, quelques capitaines. Elle pique droit sur Paris. Elle sent confusément que seul un grand coup comme la prise de Paris peut la sauver, tout sauver.

Chose absurde, chose formidable, c'est contre le Roi de France désormais que la Pucelle lutte. L'Anglais est une affaire accessoire, assez facile. L'essentiel, le dur, c'est de vaincre Charles, la

faiblesse, l'inertie, la lâcheté, la traîtrise de Charles.

Le 26 août, Jeanne est devant Paris. Elle se présente à cheval à la porte Saint-Denis, à peu près seule :

« — Ouvrez, ouvrez, au nom de la France ! »

Jeanne, Jeanne la Fine, n'a jamais rêvé de prendre Paris de force. Cette vaillance d'armes sur Paris, ce n'est pas un coup de main, c'est un coup d'esprit. Chez Jeanne, l'esprit est prompt, la chair est prompte. Les deux, à cheval l'un sur l'autre, vont de pair. Elle compte, par ses démonstrations devant Paris, déterminer un mouvement populaire, une émeute française. Jeanne compte toujours sur le peuple, compte surtout sur le peuple.

Soudain, la porte Saint-Denis s'ouvre. Au son des trompettes anglaises, une jeune femme blonde, armée de pied en

cap, sort à cheval. Les hérauts crient :

— Miss Malcolm !

L'Angleterre, elle aussi, jalouse des lauriers de Jeanne, a voulu avoir sa Pucelle.

La Pucelle anglaise s'avance vers Jeanne, l'épée au poing. On échange les défis. Le peuple de Paris, massé sur les remparts, contemple les deux guerrières. Un peu d'attendrissement tout de même s'insinue dans les murailles et dans les cœurs.

Miss est blonde, miss est dorée, miss est fraîche comme les misses. La visière de son casque est relevée, et l'éclat de ses joues, sur fond d'acier, rappelle les beefteaks saignants de Mansion-House à Londres. Elle est forte, corpulente, et ses vastes yeux bleus sont à l'échelle de son corps. Un peu d'empâtement peut-être, mais quoi ! (que toutes les misses me pardonnent !) j'aime un beau

brin d'empâtement. Il y a des grâces charnues, des grâces manuelles que l'on ne rencontre que chez les grasses. Une mèche de cheveux s'échappe à la tempe, un panache de miel. Miss, miss, je ne sais si tu es ou si tu n'es pas pucelle, mais je te considère comme une créature épatante, comme une belle fleur de chair !

Les deux femmes prennent du champ, et le combat commence. Un coup d'épée atteint le cheval de Jeanne, lui coupe une oreille. Le cheval se cabre à grands sabots. Miss est blessée à l'épaule, un coup de pointe sous l'épaulière. Les pucelles combattent sans arrêt, miss avec un faux air de nonchalance, une vive langueur, Jeanne à pleins bras, de tout son cœur et de tout son corps. Tout à coup, miss chancelle, glisse, touchée au cou ; le sang dégouline sur la crinière du cheval. Les Anglais ac-

courent à son secours. De leur côté, les Français, croyant Jeanne en danger, se mêlent au combat. Peu à peu, la bataille devient générale. Les Anglais, lentement, emportant miss, se retirent à l'abri des remparts. Le sort en est jeté. Jeanne crie : « Aux échelles ! » On donne l'assaut, en nombre dérisoire.

« — Par mon Martin, s'écrie Jeanne, j'aurai cette garce de ville ! »

Elle dresse une échelle, monte la première. Soudain, une flèche l'atteint à la cuisse. Elle tombe.

On l'emmène. C'est le soir. Les capitaines font sonner la retraite.

Adieu, Paris !

***

Désormais, Jeanne est aigrie, abattue à mort. La veulerie de la Cour, ces échecs altèrent son âme. Elle-même,

elle sent que depuis Reims sa mission est terminée, que désormais c'est le hasard humain qui décide. Détresse, débâcle. Elle doute d'elle-même. Seuls persistent l'ardeur naturelle, le mouvement spontané, le trait. Mais la foi manque.

Elle se sent abandonnée du ciel et de la terre. L'armée royale est retournée en Touraine. Jeanne rejoint la Cour. Mais elle n'a plus aucun crédit au Conseil Royal. On la tient à l'écart, comme une orange sucée. Elle devient de jour en jour plus acariâtre, cruelle, colérique. Elle frappe ses gens, massacre ses ennemis. C'est l'animal qui se sent irrémédiablement voué à la perte, la biche aux abois !

Elle passe par des crises brusques de violence et d'abattement. Le désarroi de son âme se communique parfois à sa chair. Jeanne la divine en ces ins-

tants est la proie d'une sorte de démon. Elle se livre à des engueulades épouvantables, à des voies de fait du dernier soudard. Un jour, elle poursuit l'épée au derrière un groupe de femmes galantes ; elle tape si fort que l'épée, l'épée de sainte Catherine se casse entre ses mains.

Et soudain, sans transition, elle se jette à terre, se roule dans ses larmes, se déchire le visage et le cœur...

La nuit, elle a des visions cauchemardesques, des sueurs intarissables. Elle rêve de potences, de bûchers. Elle a des défaillances de bébé. Un étrange relâchement altère ses muscles, détruit ses meilleurs ressorts. Elle s'éveille en sursaut, en nage, fétide...

En deux mois, elle maigrit de sept kilos.

Un beau matin, elle s'éveille avec aux dents un goût de lutte. Tout son

sang bout. Elle quitte de nouveau la Cour, avec quelques hommes. Elle essaye d'échapper au Destin.

Elle court à droite, à gauche, du nord au sud. C'est la période des zigzags. En considérant la carte, on est frappé par ces hachures, par ce tracé angulaire ; on est frappé de la similitude qu'il y a entre ces déplacements courts, brusques, incontrôlables, et la course folle, les feintes, les lacets de la biche harcelée par la meute.

Jeanne vole de Paris à Bourges, de Bourges à La Charité. Le siège de La Charité traîne. Jeanne file. Elle va frapper au cœur du roi, à Mehun-sur-Yèvre. Le cœur du roi est clos. On cherche à amollir la Pucelle, avec des bijoux, des lettres de noblesse, des galons. On lui fait fête ; « achat de six chappons, neuf perdrix, treize congins et ung fesan présentez à la Pucelle »,

On essaye de faire d'elle une femme de Cour...

Un instant, Jeanne se laisse aller à la défaillance. Elle est lasse, elle est à bout. Ce calme de la Cour, la douceur de l'air, les cajoleries émeuvent sa chair débile ! Une mer de douceur, de sentimentalisme l'envahit. Elle dit chaque jour mille *Ave Maria*. Elle se remémore ses violences. Elle en a honte. Son âme s'ouvre de toutes parts au remords. Jeanne est une forteresse vide.

La vue du Roi la remplit de terreur. Elle songe à leur tête-à-tête de Chinon, à cette seconde de pelotage royal. Sans doute, depuis, jamais le Roi n'a fait allusion à ce geste, d'ailleurs involontaire. Ce prince superstitieux n'ose pas aimer une sainte. Mais un geste, un acte sont ineffaçables à travers le Temps ! Qu'est-ce que l'Amour ?...

Parfois, Jeanne a des crises de pitié,

des attendrissements dérisoires. Elle recherche les petits enfants, les caresse à perdre haleine. A force d'attouchements, d'emmêlements, elle sent confusément leur pureté, de peau à peau, se communiquer à sa propre chair.

Elle éprouve de grands besoins d'eau, se livre à des lavages infinis. Le matin, elle va prendre des bains dans la Loire, s'y blanchir corps et âme.

Un beau jour, le vent tourne. Finie, la défaillance. Jeanne s'échappe de la Cour, le soir, galope toute la nuit, dans une sorte de fureur sacrée, ivre de mouvement et d'étoiles. Elle se jette dans Lagny-sur-Marne. Franquet d'Arras, partisan bourguignon, l'y assiège. Elle le bat, le fait prisonnier, l'égorge avec délices... Ah ! de nouveau cette odeur de sang, forte aux forts !

Elle apprend que le duc de Bourgogne assiège Compiègne. « Par mon

Martin, s'écrie-t-elle, je vais voir mes bons amis de Compiègne ». Elle se jette dans Compiègne. C'est une de ces heures où l'on a faim et soif du danger, où l'on fait craquer la mort entre ses dents avec voracite, une de ces heures affolantes où l'on galope après son Destin !

Le soir même de son entrée dans la ville, elle parcourt les rues, la gorge nue, endiablant le peuple. Elle entraîne quelques centaines d'hommes. On fait une folle sortie. On fonce sur les Bourguignons, on les bouscule. Jeanne est en avant, assez loin des siens. Tout à coup, elle s'aperçoit qu'elle reste presque seule. Ses compagnons, furtivement, les uns après les autres, rentrent dans Compiègne. L'ennemi reprend courage, revient en force. Jeanne n'a plus autour d'elle que quelques hommes, sa maison militaire. Elle recule, tenant l'ennemi

en respect. Elle recule, elle arrive au rempart, au pont.

A ce moment, le pont se relève (sur l'ordre du gouverneur de Compiègne, Guillaume de Flavy ; enchaînons : ce Flavy remplit les fonctions de capitaine de Compiègne au nom de La Trémoille ; La Trémoille est le plus fourbe, le plus lâche ennemi de la Pucelle ; et voilà !)

Jeanne reste seule, au milieu de ses ennemis. L'hallali ! L'hallali !

Elle frappe de toutes parts. Soudain, par derrière, un colosse, « redde homme et bien aigre », l'empoigne par les jambes, la tire à bas de son cheval...

CHAPITRE XV

BALANCEMENT D'UNE AME

Jeanne d'Arc prisonnière ! Bourguignons, Anglais étaient ravis de cette proie. Jean de Luxembourg, qui l'avait prise, la gardait comme la prunelle de ses yeux. Il l'emmena à Marigny, à quelques lieues de Compiègne. Le duc de Bourgogne en personne vint la voir. Il lui palpait les mains, les cheveux. Tous s'émerveillaient de voir que ce foudre de guerre, ce démon, cette sainte, n'était en somme qu'une jeune fille, une jeune fille de 18 ans !

Eh ! oui, Jeanne d'Arc, c'est une jeune fille de 18 ans, en chapeau cloche, avec ses bas de soie. Il faut l'imaginer

sous nos yeux, la palper de nos mains. Imaginer, c'est rajeunir. Elle est dactylo, ou peut-être vendeuse aux Galeries Lafayette. Elle part, elle commande les armées françaises, elle fait la conquête de l'Europe, de l'Asie. Voilà la véritable Jeanne d'Arc.

***

De Marigny, Jean de Luxembourg fit conduire la Pucelle à son château de Beaulieu. Elle était un objet de curiosité. On la surveillait mollement. Une jeune fille ! On n'avait aucune méfiance. Un jour, cette jeune fille, en un tournemain, enferme ses geôliers dans son propre cachot, prend la poudre d'escampette. Elle s'empare de deux grandes planches qui lui cachent le visage, sort en sifflant du château. Inconcevable mélange d'audace et de bon sens !

Avec un fond de rouerie bien féminine, n'est-ce pas ! Elle aborde le pont-levis, indolemment. Ah ! mince ! Le gardien de Beaulieu la reconnaît ! Elle est arrêtée, reconduite en prison...

A la suite de cette tentative d'évasion, on la transféra au château de Beaurevoir, forteresse inaccessible, au bord de la mer du Nord.



Jeanne est mouvement, joie, sève, force, vie. C'est une parcelle du monde, encore tout animée du vaste rythme universel. Jeanne, le monde, sont inconcevables sous l'aspect d'immobilité, d'emprisonnement. Seul le mouvement leur donne l'équilibre, l'unité, la vie ; le mouvement lie, ordonne, concrétise l'échafaudage des mondes. Si une seule

seconde la gravitation universelle s'arrête, quelle dégringolade d'astres dans les espaces éternels !

Le Mouvement est l'âme du monde, l'âme de Jeanne.

Jeanne en prison, c'est une erreur matérielle, une impossibilité physique. S'évader sera pour elle le geste le plus élémentaire, le plus vital, le plus jeannique ; un cri de l'instinct et du sang.

Jeanne tend à la liberté de tout son poids, comme le fil à plomb tend à la verticale.

Elle-même n'en fait pas mystère. Son bon sens est d'accord avec son tempérament. Elle dit naïvement « qu'elle ne fut oncques prisonnière en lieu qu'elle ne se eschappat voulontiers. » Evidemment, évidemment !

Avec Jeanne, il faut toujours dire : évidemment.

*
* *

Beaurevoir, ce n'était plus Beaulieu. Jeanne était enfermée dans un donjon haut de vingt mètres. Deux archers veillaient à la porte de sa cellule. Une fois par jour seulement, le soir, on lui permettait de sortir de son cachot de paille, d'aller respirer quelques minutes au sommet de la tour, sur les créneaux.

Peu à peu, cette vie sédentaire porte l'irritation, l'énervement dans le beau corps de la Pucelle. Une graisse mauvaise, jaunâtre s'insinue dans ses muscles. Des ardeurs sanguines, des congestions brusques traversent son tempérament. Les rythmes de la circulation se faussent. Sa chair s'altère dans son essence. Le jeu de ses os se détraque. Toute sa nature, organes et nerfs, se vicie profondément.

Des forces sans issue, emprisonnées en elle, réclament d'intenses délivrances. Des cataractes de sang bondissent dans ses veines immobiles. Les chevaux-vapeur corporels, sans emploi, pèsent sur les vannes de l'âme.

Cette solitude, ce silence sont sources de stupeur. Le cerveau s'engorge sous l'afflux des rêves en drapeaux. Un phénoménal besoin de mouvement, de vie bouillonne dans ses artères, dans sa moelle épinière, de la plante de ses pieds jusqu'au sommet de l'occiput. Elle se ronge les ongles dans l'ombre avec ses dents de tigre. Parfois, elle éclate en cris, en rires épouvantables, pour le plaisir, pour la libération de ses cordes vocales.

Tragique débat de cette âme forte en proie à l'anéantissement ! Lutte de cette épée au fourreau contre la lente rouille ! Cauchemar du potentiel ! Son

corps, son corps fait pour le bond et le chevauchement, se cabre contre l'immobilité. Mais, plus encore que son corps, c'est l'âme de Jeanne qui est prisonnière. Cette torture morale a quelque chose de concentrique qui évoque le supplice de la roue.

C'est un déséquilibre total, une fondamentale différence de niveau ; c'est le drame du vide.

Tonnes de vapeur en vase clos, myriades de catastrophes !

Toutes les vingt-quatre heures, cinq minutes de soupape, de vol, de ciel ; cette courte promenade quotidienne au sommet de la tour, le long du chemin de ronde...

De là, Jeanne contemple cette France qu'elle a tant aimée — non, qu'elle aime tant. La France, devant ses yeux, c'est un champ de betteraves, une haie bordant un carré de houblon, là-bas

deux chevaux accouplés au labour, un grand corbeau en diagonale ; la France, c'est un petit coin de pays qui sent la mère, l'âme et la verdure.

De l'autre côté, la mer, la mer du Nord.

Un jour, par temps exceptionnellement clair, Jeanne au fond de l'horizon entr'aperçoit les côtes anglaises. Elle rougit de plaisir et de haine. Enfin la voilà cette terre ennemie ! Elle tend ses poings à ce pays plat, à cette petite ligne de brume et de craie, lui jette ces imprécations :

« — Angleterre, Angleterre, terre de lait, d'évêques et de charbon, île torte et forte, assise sur ton implacabilité, au centre de ton froid Océan, avec de longues dents dans ta bouche rose, et de pâles fleurs sur tes femmes dans les brouillards, Angleterre des chairs de nacre et des cœurs de glace, Angleterre

sans accent et sans grandeur, sans flamme et sans amour, je te condamne entre les terres de la Terre, Angleterre ! »

***

Au début, Jeanne conservait quelque espoir, à travers ses défaillances physiques. Elle comptait sur ses Voix, sur quelque coup de main de La Hire, sur le Roi de France. Mais les jours passaient, sans le moindre oiseau, sans le moindre roi.

Ce qu'elle appréhendait le plus, c'était d'être vendue aux Anglais. Cette idée l'affolait. « J'aymasse mieux mourir, disait-elle, que d'estre mise en la main des Angloys ».

A mesure que le temps s'écoulait, ses craintes se faisaient plus vives, plus âpres. Peu à peu, cela devint une véritable obsession. La nuit, elle rêvait

qu'elle se trouvait au pouvoir des Anglais, dans une ville anglaise, au milieu du peuple anglais. Ses Voix mêmes, ses Voix lui disaient « qu'elle ne serait pas délivrée qu'elle n'eut vu le roi des Anglais ».

Un jour, elle apprit que l'évêque Cauchon était arrivé à Beaurevoir. Aussitôt, elle s'imagina que c'était en vue de manigancer sa vente, de l'emmener en Angleterre. Ah ! non, tout, mais pas ça !

Elle fut bouleversée. Elle ne voulut rien manger de toute la journée. Une idée, une idée tenace s'installait dans sa cervelle, s'y fortifiait en proportion de la faiblesse de son corps :

Fuir, s'échapper, *à tout prix !*

Le soir, à l'heure de la promenade, elle était très faible. Son pouls battait effrontément. Elle montait l'escalier de la tour à petits pas, pâle insecte dans la vaste pierre.

Là-haut, l'air pur, s'engouffrant dans ses tièdes poumons, lui donna le vertige. Elle respira bruyamment, à deux reprises. Elle était appuyée contre un créneau, et ses yeux terribles plongeaient dans le vide. Un élan inavouable la poussait vers l'immensité, vers le néant.

Elle regardait cette nature dont elle était pétrie, ces champs dont elle sentait la substance dans sa chair, cet air qui de toute éternité avait été conçu pour sa poitrine, ce ciel qui n'était que l'agrandissement de ses yeux. Tout cet espace libre et fort, toute cette matière et toute cette vie, elle s'en reconnaît le Centre et la Raison. Elle est unie à l'Univers de toutes parts, par une sorte d'adhérence intime et générale. Ces vaches qui paissent l'appellent, et ce nuage vierge lui fait signe comme une sœur. Il se dégage de cette

étendue béante une attirance immémoriale. Se fondre, se fondre dans les choses maternelles ! Tout devant elle est sourire, attraction, aspiration. Tout l'invite, la hèle, la mande et la convoque. Vraiment, rien ne la sépare de ce domaine ensoleillé qui est son élément, auquel elle est destinée comme la parcelle au tout. Rien ne la sépare du monde, de la belle immensité... qu'un geste, un vague geste, un glissement à peine...

Elle est là, le cœur plein d'infini, les yeux ivres d'espace, les bras tendus vers la vaste Terre de sortilège et de fascination... Elle est là... et soudain, un paquet de femme tombe dans le vide, roule à travers l'ivresse du soir contre les flancs du donjon, en spirale, petite chose informe en proie à la loi de la chute des corps...

CHAPITRE XVI

ACCALMIE

Le sol était sablonneux, herbu. On vint ramasser Jeanne. Elle était évanouie, à peine blessée. Quelques égratignures aux lombes et au visage. Mais la secousse morale était incomparable. Désormais, en elle, quelque chose était brisé, vaincu, cette ardeur sanguine, ce raccourci de muscles, cette fougue spontanée qui prenaient leur source dans son large corps de grande paysanne.

Désormais, le corps est maté, le sang est maté ; l'âme règne.

Elle avait des remords. Son geste, ce geste trouble strié de tentation et de désespoir, la remplissait de crainte, d'in-

connu. L'idée seule du suicide épouvantait son esprit fort. Elle se confessa, reçut l'absolution. Elle se sentit fraîche, jeune, végétale.

Après l'égarement de la chair, le suprême sursaut des nerfs, c'est la période de la paix, la période de Dieu.

Jeanne maintenant est toute calme, toute foi. Elle s'abandonne aux forces du ciel, à la vie intérieure, aux Voix. Y a-t-il dans cette pacification un amaigrissement de la volonté, une faiblesse ? Ou n'est-ce pas plutôt la forte image du lion qui fait risette à sa propre force ?

Les ecchymoses séchèrent vite. Au bout de trois jours, Jeanne était guérie.

Les négociations de livraison aboutirent rapidement. La Pucelle fut achetée 10.000 francs ; « autant, dit Cauchon, qu'on donnerait pour un roi ou prince, selon la coutume de France ».

Monseigneur Cauchon ! Le voilà donc ce fameux Cauchon dont le nom seul est une magnifique trouvaille du Destin ! Le voilà, l'évêque à l'âme d'âne, le bâtard de Judas, le porc de l'Histoire !

Il était famélique, ingrat, âpre, d'un orgueil de chèvre, d'une ambition de lichen. Aucun grand courant de force ou de canaillerie dans cette âme aigrie, maigre, dans cet esprit petit et dur, dans ce théologien court, littéral. Il mena une vie de pauvre bougre, une vie à la Julien Sorel, avec des périodes bleues, de brusques douches, des coups bas, impérissables. C'est une succession d'orgueils et de dégringolades. Maître de l'Université de Paris, puis chassé de Paris, évêque de Beauvais, puis chassé de Beauvais. Le congédiement est son lot. Il y a du valet dans ce Cauchon !

Le marché fut conclu vers la fin oc-

tobre. En novembre, Jeanne quitte Beaurevoir. Lentement, sur le rythme des supplices et des cérémonies mortuaires, le long de ces stations de Calvaire qui s'appellent Arras, Drugy, Crotoy, Saint-Valéry, Eu, Dieppe, elle est conduite à Rouen.

Durant tout le voyage, sa résignation, son calme sont extrêmes. C'est la mer étale après la tempête, la grande paix qui succède aux désastres, aux explosions. Par-delà sa vie militaire, elle rejoint son enfance, se réfugie dans ses souvenirs pastoraux, s'en remet aux forces sensibles, aux grâces de l'heure et du temps.

Elle voyageait dans un cabriolet traîné par une petite mule grise, sous l'escorte de quinze hommes d'armes. On allait sans hâte, tantôt au trot, tantôt au pas, à travers des paysages d'hiver et de nord, sous un ciel de cendre et de brouil-

lard. Ces firmaments de novembre sont tout embués de pleurs...

Aux côtes, la petite mule grise, un médiocre animal des sables, renâclait, ruait, suante et têtue. Le cocher, un rude homme rouge de Mâcon, lui tannait l'échine à coups de manche de fouet. C'était, entre la maigre bête rétive et l'homme fort de son bras et de sa fonction, un sanglant débat de jurements et de bastonnades.

Alors Jeanne descendait du cabriolet, prenait la mule par la bride, — allons, la Grise, hip, hipi ! — et l'attelage grimpait enfin la côte, cahin-caha.

On traversa la Somme sur une barque. Il faisait un froid clair, calme. Les nuages étaient en givre. Les arbres, les arbres invertis, ayant enfoui leurs branches dans la terre, plongeaient leurs racines dans le ciel. Un soleil rouge comme un rubis s'enchâssait dans

la bague du firmament. Tout était immobile, à l'arrêt ; tout sauf cette étrange Somme, qui seule dans la nature continuait à couler, à vivre, changeante et écailleuse, pareille à un grand poisson.

Jeanne, assise au banc tribord, considérait ce spectacle féerique, tout ordonné de lois blanches, ce paysage en quelque sorte congelé, glacé dans son cadre de bois. Elle mangeait un bout de pain, toute pâle, avec un grand air de songe. L'eau contre la barque faisait un bruit alterné et dur, semblable au battement d'un cœur. Des poissons luisaient à la surface, cabriolants et purs. Jeanne imaginait sa vie toute pareille à cette eau, désormais abandonnée à l'écoulement. Elle ouvrait son âme à cet élément grave, à ce fleuve aux allures de destin. C'était une de ces heures où l'on sent la fraternité de la Création,

une de ces heures où l'on confie son cœur aux êtres et aux choses, où l'amitié se mélange avec l'amour. Les petits poissons nageaient, la queue vive, intacts, insensibles, minéraux. Ils avaient l'air humains. On avait envie de leur dire : mes frères. Et Jeanne, rompant son pain, se mit à leur en distribuer les miettes, lentement, largement, souriante, avec le geste des enfants, des vierges et des anges...

CHAPITRE XVII

UN BEAU PROCÈS !

Cauchon se frottait les mains. « Quel beau procès ! » disait-il.

Il lorgnait l'archiépiscopat. Il espérait bien que de ce procès, il sortirait archevêque de Rouen.

Dès son arrivée, vers fin novembre, Jeanne avait été jetée dans l'un des plus sombres cachots du château de Rouen. C'était une petite pièce carrée, dans les sous-sols. Un jour chauve y parvenait à peine, par un maigre soupirail. Les murs étaient humides, l'air fauve. Cela puait l'urine, l'acide carbonique et la putréfaction.

Dans un angle, un tas de paille, ou plutôt de fumier, servait de lit. A côté, un seau hygiénique à tous usages.

D'immenses toiles d'araignées, des toiles à fresque pendaient aux poutres par larges pans, épaisses de bêtes. Par intervalles, cela ondulait dans la pénombre, avec un étrange, un mortuaire serpentement. Parfois, une chauve-souris couleur de lune, les ailes gluantes, traversait la salle en diagonale, d'un trait. Sur le sol gras et noir, trottaient de gros rats éclatants, tout empanachés de dents et de queues. Au moment des repas, ils s'approchaient de Jeanne, familiers, avec une effronterie toute militaire. Ils se tenaient là, en cercle, la considérant de tous leurs petits yeux rougeâtres, les oreilles aiguës, le nez écarlate. Ils quêtaient des miettes de pain, des débris d'os, se disputaient la moindre bribe, se livraient à des joies

diaboliques, à des poursuites phénoménales. Soudain, ils décampaient en bloc, verts et vils dans la pénombre, avec leurs milliards de pattes.

Toute l'échelle des rongeurs était là. A côté des rats, la vermine. Ce sol meuble, cette paille pourrie (et sans doute aussi la sale proximité des soldats anglais) la favorisaient. La Pucelle était infestée de poux.

Dans son cachot, elle avait les fers aux pieds et aux mains. En outre, la nuit, on l'enchaînait à une grande poutre plantée au milieu de la pièce.

Elle était gardée à vue par cinq soldats anglais choisis dans le redoutable corps franc des *Houspilleurs*. A tour de rôle, l'un d'entre eux avait charge de ne jamais la quitter des yeux. On creusa dans les murs des fentes, des œillères, afin de pouvoir la surveiller de toutes parts.

Le 21 février, la Pucelle comparut pour la première fois devant le Tribunal. Il siégeait dans la chapelle royale du château, toute illuminée de cierges et de saints. L'air sentait le prêtre et l'encens. L'évêque de Beauvais présidait, dans sa grande chasuble rouge, la crosse au poing. Autour de lui, quarante-deux assesseurs, hommes de science et de loi, parmi lesquels vingt docteurs en théologie. Le spectacle était extraordinairement imposant. Ces graves docteurs en robes de bure et d'hermine, ces juges en bonnets à poil, cet appareil tragique de parchemins et de croix, cette atmosphère de pompes ecclésiastiques et de droit canon, tout contribuait à porter le trouble dans l'âme et dans les sens.

En face de ce solennel Tribunal, une jeune fille de 19 ans.

« — Accusée, levez-vous. Votre nom ?

« — Au village, on m'appelle Jeannette ; en France, Jeanne.

« — Que vous disent vos Voix ?

« — Que je sois gaie et hardie ! »

Gaie et hardie ! Devant cette majestueuse assemblée d'hommes habiles et savants, de théologiens célèbres, de scolastiques et de clercs éloquents, Jeanne sera la fille gaie et hardie. Gaie et hardie : c'est avec ces deux armes que Jeanne a gagné des batailles, c'est avec ces deux armes qu'elle trouble la science de ses juges, qu'elle jette le désarroi dans leur fines combinaisons.

Gaie et hardie ! Gaie et hardie aux Tournelles, gaie et hardie à Patay, gaie et hardie à Rouen : toute Jeanne est là !

Il me semble que le monde moderne a un besoin profond des simples enseignements de la Pucelle. Dans tous les domaines, dans les arts comme dans la vie, qu'il s'agisse des fondements de

la métaphysique ou des quotidiens ennuis du pot-au-feu, homme, sois gai et hardi ! La haine est mauvaise ; la lutte est mauvaise ; la mort est mauvaise ; les turpitudes du plaisir sont tristes, et les ivresses de la civilisation conduisent à l'hébétude. Sois simple ; sois gai et hardi ; là est la joie, la large joie de l'esprit et des sens.



Gaie, Jeanne avait du mérite à l'être. Toutes sortes d'ignominies, d'embûches l'entouraient. On la privait de messe, de confession. Un jour, sous prétexte d'éclaircir le point de sa chasteté, on lui dépêcha des matrones chargées de visiter sa chair. Pendant l'opération, un dégoûtant personnage, le duc de Bedford lui-même, caché dans l'ombre, faisait le voyeur — et le voyou !

Pis encore ! La brutalité des soldats de garde, des *Houspilleurs*, ne parvenant pas à la possession, les milords s'y mirent. Avant de brûler la Pucelle, il fallait la violer. « La Pucelle lui révéla qu'on l'avait battue et déchoullée, et qu'un millourt d'Angleterre l'avait forcée ».

De tels traitements peu à peu corrompaient cet ardent corps de paysanne, cet esprit frais. Jeanne se désagrégeait. On la traquait dans sa conscience. On la traitait de sarrazine. On lui montrait l'Enfer. Déjà elle songeait à la mort. « Il me semble que je suis en grand péril de mort. »

Le Vendredi-Saint, elle tomba malade. Le jour de Pâques, elle délirait. Cinq cents cloches dans Rouen sonnaient à toute volée. Le bondissement de la nature, les sèves du printemps, le soleil des cœurs accompagnaient, il-

lustraient la Résurrection du Sauveur. Pâques gambadant comme un agneau, odorant comme un fruit mûr, répandait dans les airs ses parfums et ses ailes.

De son cachot, Jeanne percevait cette allégresse, entendait les cris bleus des Premiers Communiants, pressentait la blanche douceur de l'azur. Seule, elle ne participait pas à la joie universelle, seule elle était retranchée du monde pascal. Elle sursautait sur son grabat, en proie à la fièvre. Des râles d'agonie sortaient de sa gorge haletante. Des frissons de glace et de feu parcouraient tout son corps alternativement. Elle répétait dans son délire :

« — Les cloches ! Les cloches ! Vivent les cloches ! »

Cependant, le lendemain, l'Anglais s'alarma. Que la mort vint ravir Jeanne à la vengeance anglaise, ce n'était pas

de jeu. Warwick allait répétant : « Le Roi va mal ! »

On la soigna, comme on engraisse un poulet avant de le rôtir. Elle se rétablit, tant bien que mal. Mais sa constitution physique et morale, les fondements mêmes de son être étaient profondément ébranlés. Toute sa chair sentait le feu.

Dès qu'elle fut sur pied, et encore chancelante, on lui appliqua la « question ». Il était essentiel pour l'Angleterre que Jeanne confessât la fausseté de ses Voix. Il était essentiel qu'elle fût sorcière. Sorcière, sa condamnation impliquait la condamnation de Charles VII, la condamnation de la France. Le reste, le bûcher, c'était accessoire, çà allait de soi. On l'amena dans la salle de la torture. A la vue de l'appareil tortionnaire, de ces instruments lisses et froids étalés dans un ordre éclatant,

la jeune fille fondit en larmes. Férocement, on lui mit le « brodequin », on la lia au « chevalet ». Les murailles ruisselaient de pleurs. Il semblait que la tour chancelât de honte. Vains tourments, ô vains juges !

Jeanne dans un souffle murmura :

« — Si le corps meurt, je me actend que le fassiez mettre en terre sainte ! »

Le Tribunal commençait à désespérer. Cette fille était bien cabocharde. Cauchon grognait (de : groin).

Il fallait frapper un grand coup. Cette enfant affaiblie, cette naïve enfant de la terre, sans doute qu'elle ne résisterait pas au charme terrible de l'Admonestation. On prépara le solennel spectacle. « Jeanne, disait l'arrêt, sera admonestée jusqu'à la tierce monicion ».

Cette scène théâtrale eut lieu le 24 mai. C'était au cimetière de Saint-Ouen, dans ce dramatique décor de

fosses et de monuments funéraires. Un relent de pourriture montait de cette noire terre gorgée de mort. La pestilence du néant, les mouches de l'immobilité peuplaient l'atmosphère. Ça sentait la pierre, le cadavre et le ver.

Deux échafauds de velours rouge se dressaient sur un petit tertre parmi les cyprès. Sur l'un siégeait le Tribunal au grand complet : le prince cardinal de Winchester, l'évêque de Beauvais président, le grand inquisiteur en cagoule d'or, les évêques de Thérouanne, de Noyon et de Norwich, la foule des assesseurs en robes écarlates et calottes de sang.

L'autre échafaud était vide.

Jeanne parut, escortée d'Anglais rouges. Elle gravit lentement, au milieu de ses gardes, les degrés de l'estrade vide. Un soleil épais, un soleil du nord jetait sur les grands personnages

de la terre, sur les cuirasses, les sépulcres et les mitres de lourdes taches rougeâtres. Les trompettes sonnaient au ralenti, engluées dans une sorte d'huile sonore.

Jeanne s'assit sur son échafaud, au milieu d'un fouillis de scribes, de greffiers, de soldats.

Devant ses yeux, au premier plan, s'érigeaient deux tragiques personnages: à droite, dans une éternelle soutane blanche, le prédicateur chargé de prononcer l'Admonestation ; à gauche, debout sur sa sale charrette, en pourpoint écarlate, le bourreau...

Spectacle en vérité phénoménalement impressionnant où dans un emmêlement macabre princes du monde, mausolées et mauvais arbres se coalisent pour épouvanter une enfant ! Cette enfant, pâle, maigre, les mains en proie déjà au décharnement, considère

ce paysage d'hommes vils, du haut de son cœur.

Le cœur, c'est encore le plus haut point de vue de la terre.

Cependant le prédicateur, Frère Erard, commençait son discours du fond de ses larges manches. Tantôt terrible et tantôt benoît, prenant tour à tour le ton du rossignol et celui du vautour, il admonestait, menaçait, suppliait, insultait, ricanait, à force d'éclats et de gestes, laid, emphatique et suant, l'enfer dans les yeux et la salive à la gueule. Il montrait le bourreau de son grand index onglé, haussait la voix sur la pointe de ses pieds, et soudain il se jetait à genoux à peu près en pleurs, criant, les mains jointes : « Jeanne, Jeanne, j'ai pitié de toi. » Terrible comédie, terrible de mouvement et de passion.

Par intervalles, le Tribunal tout en-

tier reprenait en chœur, sur un large ton grégorien :

« — Jeanne, abjure, abjure, abjure. »

L'assistance elle-même prenait part peu à peu au fantastique débat. Des femmes juchées sur des tombes montraient le poing au trop tiède Cauchon. Des soldats à la cantonnade tiraient l'épée en grognant. Le bourreau sur sa pâle charrette se lissait longuement la barbe avec un sourire satanique.

Jeanne avait les oreilles pleines de ce mot d'abjuration. Ces cris, ces rouges évêques, cette sanglante populace de toutes parts assiégeaient ses sens. Sa faiblesse se répandait peu à peu en éblouissements. Elle s'arrachait les cheveux, la bouche tordue, l'âme en feu. Et le prédicateur répétait :

« — Tu seras brûlée, tu seras brûlée ! »

A côté d'elle, les greffiers accroupis

lui murmuraient dans les jambes : Abjure ! abjure ! La foule entrait en frénésie. Cauchon commençait à craindre pour lui-même. On l'accablait de quolibets et de pommes vertes. Il se leva, et tourné vers Jeanne : Abjure ! abjure ! Les cloches sonnaient, bredouillant en leur pathos : Abjure ! abjure ! Les chevaux des soldats se cabraient hennissants. Le bourreau, l'immobile bourreau murmura dans un frisson : Abjure !

Jeanne, exsangue et folle, balbutia : « — J'abjure... »

CHAPITRE XVIII

ANTHOLOGIE

Rien ne peut donner une image saisissante de Jeanne, une composition de son personnage, comme une simple énumération, sans ordre et sans dates, de quelques-unes de ses paroles.

Le bon sens, la fraîcheur, la densité, l'accent, l'allure de ce langage, assez pascalien, ma foi ! me semblent dignes des plus belles pages de la langue française.

***

Aide-toi, Dieu t'aidera.

***

Les Anglais en Angleterre, voilà la paix !

***

La Voix : *Cette Voix est belle et douce et humble, et elle parle français.*

***

Saint Michel était-il nu ? — *Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?*

***

Quant aux œuvres de femme, il y aura bien d'autres femmes pour ce faire.

***

Eussé-je eu cent pères et cent mères, je serais partie.

*
* *

J'irai, quand je devrais user mes pieds jusqu'aux genoux.

*
* *

Elle disait : Entrez hardiment parmi les Anglais ! et elle y entrait elle-même.

*
* *

En nom Dieu, les hommes d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire.

*
* *

Dieu hait-il les Anglais ? — *De l'amour ou haine que Dieu a pour les Anglais, je n'en sais rien ; mais je sais bien qu'ils seront tous boutés hors de France, excepté ceux qui y périront.*

***

Etes-vous en état de grâce ? — *Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ; si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir !*

***

Un des plus grands reproches et des plus absurdes, c'est l'habit d'homme. — *Pour ce qui est de l'habit, c'est peu de chose, c'est moins que rien.* (Comparer avec : L'habit ne fait pas le moine).

***

Le temps me pèse, comme à la femme en mal d'enfant.

***

Les pauvres gens venaient volontiers à moi.

*
* *

Je n'ai jamais vu le sang couler sans que mes cheveux se dressassent.

*
* *

Il avait été à la peine, il était juste qu'il fut à l'honneur.

*
* *

La pitié qui était au royaume de France.

CHAPITRE XIX

LE FEU

« J'abjure... » Jeanne était tombée évanouie sur l'estrade. On l'emporta dans sa prison, tandis que le Tribunal rédigeait des sentences, que la rouge populace chantait la *Carmagnole*.

Dès qu'elle reprit connaissance, elle fut effrayée de ce qu'elle avait fait. Elle réclama Cauchon. Elle criait sur la paille :

« — Non, non, mes Voix ne m'ont pas trompée, mes Voix étaient de Dieu ! »

Mais désormais, tout était consommé. Les Anglais avaient ce qu'ils voulaient : une abjuration publique. Le reste, ça regardait le feu !

Pendant la nuit, tandis que Jeanne confessait ses Voix, Cauchon s'occupait des formes de la condamnation, et les soldats anglais préparaient le bûcher pour le lendemain matin.

*
* *

Le bûcher se dressait sur la place du Vieux-Marché de Rouen, le marché au poisson. Il était huit heures du matin. Mai était doux comme un mois femelle. Un jeune soleil flambant neuf montait dans un horizon de mousse. Le lait de toute la Normandie irradiait dans l'atmosphère, en larges taches blanchâtres. L'air sentait la pomme, la barque et le sel.

Le marché finissait. On enlevait en hâte des planches, des bâches. Sur le sol, dans les ruisseaux gras, traînaient des débris marins, des têtes de poissons,

des tas de moules. Et déjà de grands balayeurs incommensurables lavaient la place à grande eau, à grands gestes.

Au fond de la place, dans un petit bistrot à poules, le bourreau, en manches de chemise, dégustait un verre de blanc.

Vers 8 h. 10 commencèrent à rappliquer quelques autorités, le service d'ordre, des soldats. Bientôt, les premiers bambins apparurent. Cauchon vint faire un tour, puis s'éclipsa. Peu à peu, la foule arrivait, de toutes parts. Des colombes lissaient leurs ailes sur tous les toits.

A 9 heures précises, un fourgon amena la Pucelle.



C'était un bûcher carré, formé de fagots de pommiers. Jeanne, en chemise et jupon de femme, les pieds nus,

descendit du fourgon. Elle jeta un coup d'œil sur l'assistance. Cauchon était assis au premier rang, en mitre et crosse. Jeanne lui cria :

« — Evêque, je meurs par vous ! »

Le bourreau enroulait des cordes, des cordes. Des soldats allaient et venaient, riant en silence. Les moineaux pépiaient au ciel de mai.

Un greffier, tout empêtré dans ses manches et dans ses papiers, marmonnait la sentence de mort. Les assesseurs paraphaient des parchemins. Puis, sur un signe, le bourreau empoigna la Pucelle.

Il l'entraînait sur le bûcher, la poussait rondement à travers les fagots. Jeanne s'abandonnait, dans une sorte d'inconscience, colis de mort. Des soldats, pour favoriser l'ascension, faisaient la courte échelle.

Au sommet du bûcher, Jeanne reprit

ses sens. Elle remarqua à ses pieds, piquée dans un fagot, une fleur de liseron. Elle eut pitié de cette fleur. Elle ne voulut pas que cette fleur pérît dans les flammes. Elle se baissa, la prit, la baisa, puis la tendant au bourreau :

« — Sauvez-la ! Sauvez-la ! »

L'homme saisit la fleur en rigolant, l'épingla à son pourpoint. Puis, il se mit à lier Jeanne au poteau, sifflotant, serrant les cordes, ahan ! ahan ! Enfin, il suspendit à sa poitrine une grande pancarte où se trouvait grossièrement écrite cette inscription :

« JEANNE, QUI S'EST FAIT NOMMER
LA PUCELLE, MENTERESSE, PERNICIEUSE,
ABUSERESSE DE PEUPLE, DEVINERESSE,
SUPERSTITIEUSE, BLASPHÉMERESSE DE DIEU,
PRESOMPTUEUSE, MALCREANT DE LA FOI
DE JESUS-CHRIST,
VANTERESSE, IDOLATRE, CRUELLE,

DISSOLUE, INVOCATERESSE DE DIABLE, APOSTATE, SCHISMATIQUE, HERETIQUE ET RELAPSE. »

Le bourreau redescendit. Jeanne restait seule sur son bûcher, seule dans l'altitude !

***

Ah ! Jeanne, Jeanne, te voici donc au faîte de ton rôle, dans toute la splendeur de ton Destin. Tu te dresses là-haut dans ta longue chemise blanche, là-haut. Tes pieds nus, tes odorants pieds de vierge éclatent à l'horizon de ma plume comme deux aurores roses. Ton cœur est plus chaud que les flammes. Tu te tiens mi-ployée sur tes hanches en fleur, et tes cheveux se répandent sur tes secrètes épaules, tes blonds cheveux de petite fille lorraine

tout chargés des lueurs de la bière et des teintes de la chasteté. A travers l'etoffe de ta chemise, j'entrevois toute la fragile beauté de ton corps, et la lente hauteur de tes cuisses pleines, et l'établissement de ton nombril, et la chute de ton ventre, et la rédemption de ta poitrine. Ah ! Pucelle, Pucelle de mon cœur, petit être de bon sens et de chair fraîche, petite fille, petite fille, voici que je pleure parce que tu as 19 ans ! A peine si tes seins viennent d'éclore, tes seins ovales et grenus comme deux œufs, à peine si le souffle des femmes commence à gonfler tes vingt-quatre côtelettes, à peine si sur les hauteurs roses tu viens d'apercevoir les premiers signes de la Vie, et déjà voici le moment où il faut que ton corps intact se défasse afin que ses cendres à jamais se déposent dans la mémoire des hommes. Ah ! devant ton bûcher,

quiconque a un cœur de mâle, qu'il ne prétende pas se refuser aux pleurs. Tu m'exaltes du haut de tes fagots, petite créature en flammes, mieux que la sensualité du vaste monde. Ta blanche forme se balade dans mon imagination. Tu me combles d'orgueil, et tu engendres poui mon esprit les plus âpres délices. Oui, tu règnes sur cette populace anglaise, mais tu règnes mieux encore sur mon cœur. Tes yeux me regardent jusqu'au fond de l'âme. Tu ne prononces pas une parole, et mes oreilles sont pleines de ta voix. Je te connais et je te reconnais, ô sœur, ô femme, de la première jusqu'à la dernière de tes aubes. Qu'importent ces flammes et ce noir évêque (choses faites l'une pour l'autre), et qu'importent cette soldatesque couleur de carotte, ces chevaux du diable, et ce sale bourreau mal tondu, ah ! qu'im-

porte ta mort, petite fille, puisque tu vis en moi et que je vis en toi, puisque dans les pages de ce livre nous ne ferons pour l'éternité qu'une seule encre et qu'un seul corps !



Du haut du bûcher, Jeanne considérait le spectacle de cette foule et de cette ville. C'était un de ces moments de pathétique silence qui précèdent les grands cataclysmes, un de ces silences lourds de mort. En bas, sur la place, les soldats à casaques rouges se démenaient, rapetissés et rigolos. Des moines violâtres récitaient des patenôtres. Des jeunes filles en coiffes roses riaient avec leurs amants. Des gosses verts et rouges, en attendant le spectacle, jouaient aux galets dans un coin. Des chevaux pétaradaient. Des cris, des commandements

militaires s'emmêlaient en diagonales. Un petit vieux à barbe blanche, au premier rang des spectateurs, déjeunait d'une rondelle de saucissou.

Mais là-haut, Jeanne planait au-dessus de cette foule. Elle était de plain-pied avec les plans supérieurs, avec la cime des arbres, avec les toits des maisons. Les clochers lui faisaient face, et le ciel était autour d'elle, était en elle. Elle regardait cette ville, ces mille églises gothiques chargées de dentelles comme des épouses, ces pignons pointus sucés par l'azur, ces tours faites d'aiguilles, cette fabuleuse broderie de pierre, ces joyaux d'art et d'humanité. Il faisait doux maintenant, doux et tendre. Des nuages chargés de lait passaient au-dessus des clochers chargés d'or. La brise était délicate comme le souffle d'une vierge. Les arbres municipaux ondulaient sous leurs charges de feuilles.

C'était vraiment un beau jour de mai. Des moineaux en chaleur faisaient la voltige d'un orme à l'autre, tourbillonnaient autour du bûcher. L'un d'eux, insolent et frisé, vint se percher sur la tête de Jeanne, sur ses cheveux pareils aux blés. Et Jeanne souriait, heureuse d'un oiseau...

Et ce fut alors que le bourreau mit le feu.

D'en haut, Jeanne le vit, et soudain prise de terreur, elle criait :

« — Rouen, Rouen, seras-tu donc ma dernière demeure ! »

La flamme montait d'un fagot à l'autre, léchante, rampante, basse, implacable. Comme la guerre moderne, elle procédait par petits sauts, par sapes, par entonnoirs. Parfois, un long bond de proie...

Maintenant, Jeanne s'agitait, bouleversée. La chair en elle renâclait devant

le sacrifice. « Hélas ! Hélas ! criait-elle, faut-il donc que mon corps entier, mon corps vierge soit réduit en cendres ! Ha ! J'aimerais mieux être décapitée sept fois ! » Mais aussitôt l'esprit surmontait, dominait la chair. « Oui, oui, criait-elle plus haut, mes Voix étaient de Dieu, mes Voix ne m'ont pas trompée ! Vive Jésus ! Vive Dieu ! »

Une grande fumée blanche, lourde, montait en colonnes suffocantes. Soudain, les premières langues de feu vinrent lécher les pieds de Jeanne. Elle frémit. Ce premier contact avec le feu, moitié chatouille, moitié brûlure, lui fit dresser les cheveux d'épouvante. Les langues de feu, de plus en plus longues, de plus en plus nombreuses, de plus en plus voraces, rôdaient maintenant autour d'elle, sournoises, comme un tigre fait le tour d'une chèvre avant de l'étrangler. Des flammèches sautaient

sur son visage. Ses pieds rôtissaient. Une épouvantable odeur de roussi, de roussi humain, prit Jeanne à la gorge, et cette odeur était plus forte que toute douleur. Déjà, son jupon était en flammes. La pancarte, ficelles en feu, tomba dans le brasier. Sa chemise brûlait jusqu'aux genoux. Soudain, Jeanne aperçut ses genoux nus, nus devant 10.000 hommes. Alors, le véritable supplice commença. Oubliant le feu, la souffrance, la mort, Jeanne ne songe qu'à la pudeur, à sa pudeur de vierge. Elle a peur de ce feu, de ce feu qui la dénude. Une flammèche tombe sur sa gorge. Le sein surgit, son beau sein de grande fille de la terre. Les soldats en bas rigolent : « Hé ! Hé ! les beaux nichons ! » Cette foule, cette sale foule lorgne avec des yeux cochons le dénudement de cette vierge. Horreur ! Une étincelle enflamme ses cheveux. Cette

haute masse de cheveux flambe magnifiquement, puis s'écroule sur ses oreilles, sur ses épaules. Des cendres roussies choient le long de sa poitrine. Le second sein est à nu. Tous les vieillards à la ronde se repaissent de ces mamelles roses, piquées de brûlures noires. Jeanne s'affole. Ses yeux chavirent, vides dans ses cils brûlés. Quoi ! Quoi ! elle est nue devant 10.000 hommes ! D'un effort suprême, elle rompt les liens de ses bras. Les mains libres, ah ! De ses mains grillées, rougies de sang et de feu, elle lutte maintenant contre la flamme, non, elle lutte contre sa nudité. Elle ramène un bout de chemise sur ses jambes, plaque des brins de cordages sur sa poitrine. Mais la flamme lui dispute l'étoffe, pan à pan, fil à fil. Sans cesse, elle se couvre de débris d'étoffe, de flammèches noires. A mesure, la flamme engouffre tout.

Alors, elle croise ses longs bras sur son corps dans une attitude finale... Mais maintenant, la douleur, une douleur d'enfer, submerge cette femme, submerge tout. Elle essaye encore de croiser ses jambes l'une sur l'autre. Mais le feu décroise muscles et membres. Elle se tortille par soubresauts. Peu à peu, elle perd ses forces, ses sens. Les pieds brûlent. Les seins brûlent. Les oreilles brûlent. Les bras brûlent. Cette blanche vierge n'est plus qu'une torche noire. Elle répète, par à-coups, au milieu de grands soupirs : « Jésus... Marie... Mon Dieu... Mon Dieu... » A ce moment, la corde qui la liait au poteau, calcinée, tomba en cendres. Jeanne chancela, comme ivre, sorte de bacchante en charbon, nue et sans peau, toute plaquée des suçons infernaux. Dans une farouche détente de ses nerfs, elle étendit les bras en une

terrible rigidité. Un instant, elle se tint ainsi, formidablement instable. Puis, elle s'écroula dans le brasier...

Cependant, sur la place, une sorte de panique s'emparait du peuple. Un à un les assesseurs, se levant précipitamment de leurs sièges, décampaient à toutes jambes. Les oiseaux s'étaient tus. Un prodigieux silence régnait sur cette populace, un silence d'enfer. Le cardinal de Winchester avait la larme à l'œil. Des tas de femmes sanglotaient vautrées sur la place. « Dix mille hommes pleuraient ». Cauchon lui-même tira son mouchoir de sa poche : mais pas une larme ne voulut de lui.

Le bourreau, en remuant les cendres du bûcher, découvrit le cœur de Jeanne, encore intact. Il attisa la braise, y jeta ce cœur. En vain. Le cœur de Jeanne est incombustible. Le bourreau, hon-

teux, s'acharnait. Il l'arrosait d'huile, de soufre. En vain ! Ce cœur restait frais et rose. Alors, affolé, le bourreau, en courant, alla le jeter dans la Seine.

La foule s'en allait, soufflante, à longues enjambées. On fuyait ce lieu honteux. Soldats et prêtres couraient en débandade. Les moines s'éloignaient en faisant des signes de croix. Le cardinal d'Angleterre déguerpissait à cheval, criant rouge à travers la ville :

« — Nous sommes tous foutus, nous avons brûlé une Sainte ! »

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.	— Bébé..........	1
— II.	— La Vie en vrac ...	20
— III.	— La guerre en fleur.	32
— IV.	— Les copines du ciel.	50
— V.	— A l'aventure......	66
— VI.	— La Touraine......	82
— VII.	— A coups de trique.	99
— VIII.	— Orléans	112
— IX.	— Allez-vous-en!.....	123
— X.	— Petit portrait en grosses lignes....	138
— XI.	— Le Roi de cœur....	148
— XII.	— La Tentation.....	161
— XIII.	— Va, va, va.........	177
— XIV.	— La biche aux abois.	189
— XV.	— Balancement d'une ame	204
— XVI.	— Accalmie	216
— XVII.	— Un beau procès....	223
— XVIII.	— Anthologie	238
— XIX.	— Le feu.............	243

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

PARIS - 1925
AVRIL - OCTOBRE



EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS MODERNES

d'après R. Bonfils